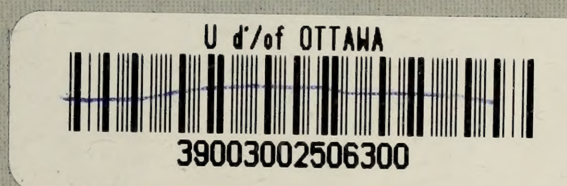
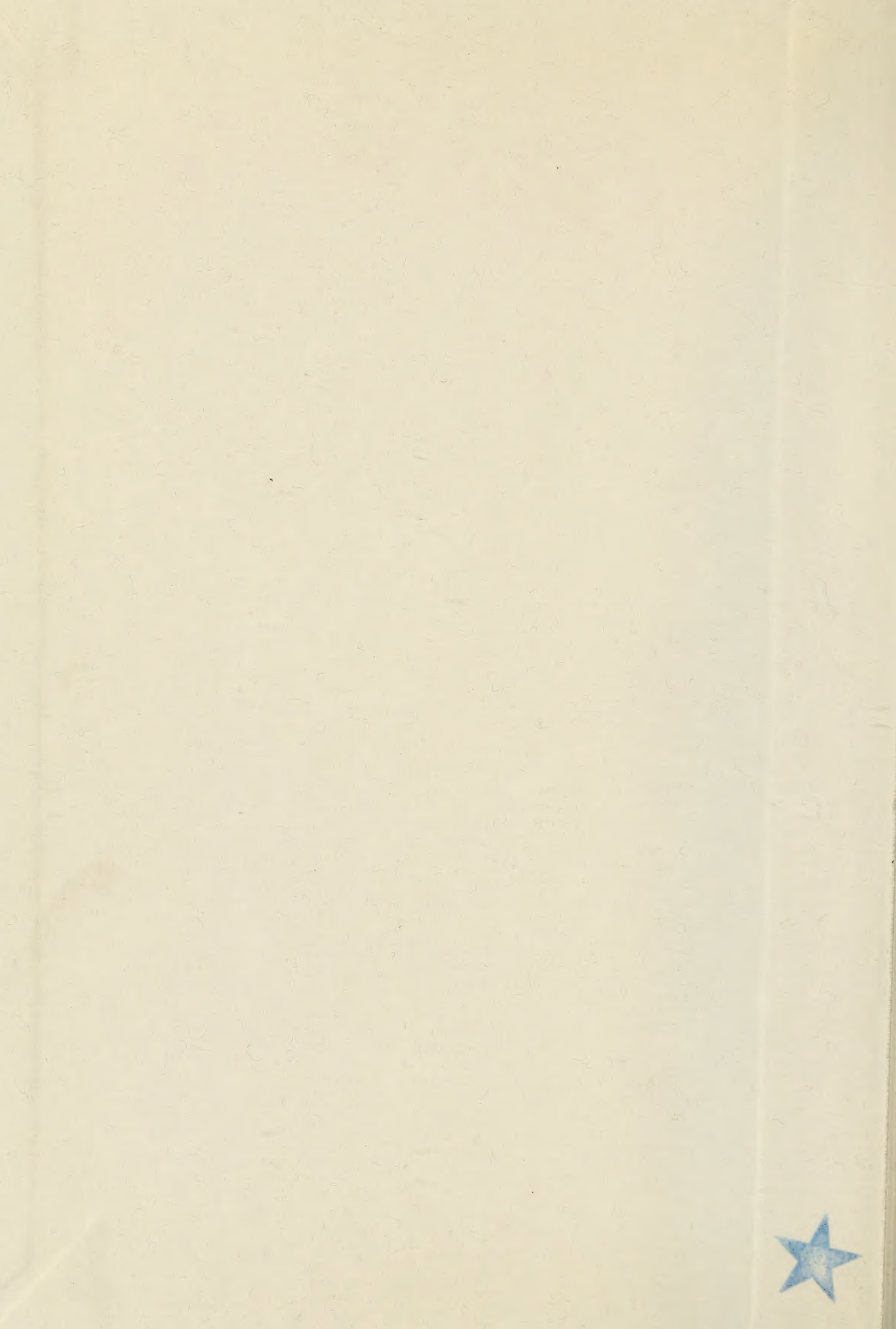

U d'/of OTTAWA
39003002506300



à Alfred Machard
en souvenance du temps où il fréquentait
nos agapes angevines.

[illegible]

POÈTES
ANGEVINS
D'AVJOVRD'VI

DU MÊME AUTEUR :

Les Laboureurs de la Mer, pièce d'ombres en vers et prose, en collaboration avec GEORGES G. TOUDOUZE : 1 vol. avec de nombreuses illustrations de MARC LECLERC. Aux éditions de la « Ligue Maritime ». . . . . *Epuisé*

Rimiaux d'Anjou, poésies : 1 vol. in-16, avec une couverture en couleurs et de nombreuses illustrations de l'Auteur, 1re éd., à la « Société des Artistes Angevins », Paris 1913 . . . *Epuisé*

Le même ouvrage. Chez Lechevallier, à Paris, et G. Grassin à Angers, 1913 . . . . *Epuisé*

Rimiaux d'Anjou, 3e édition, Librairie Sainte-Croix, à Angers, 1918 . . . . 5 fr.

La Passion de Notre Frère le Poilu, poésie : Plaquette avec Préface de M. RENÉ BAZIN, de l'Académie Française *(Prix Jean Revel,* 1916, décerné par la Société des Gens de Lettres au meilleur ouvrage régionaliste). Chez G. Crès et Cie, à Paris, 1916 (24e mille) 1 25

La Passion de Notre Frère le Poilu, illustrations en couleurs de LÉON LEBÈGUE. in-8, Ferroud 1917 . . . . *Epuisé*

La Passion de Notre Frère le Poilu, bois d'HERMANN PAUL, in-4°, « Société des XX », 1917. . . . . *Epuisé*

Les Souvenirs de Tranchées d'un Poilu, poésies, 1 plaq., chez Georges Crès et Cie, Paris, 1917 (8e mille). 1 50

En Lâchant l'Barda, poésies, 1 plaq., chez G. Crès et Cie, 1920 (3e mille) . . . . 3 fr.

Avec Nos Frères les Poilus, poésies, : 1 vol. in-16 grand Jésus, avec une couverture en couleurs et de nombreuses illustrations de l'Auteur, et un frontispice de CAMILLE BOIRY. Edition de luxe de *Nos Chansons Françaises* à Paris . . . . 35 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

L'Offrande à Cyrnos, poésies.

Yves-Marie, Cheminot, roman.

EN PRÉPARATION :

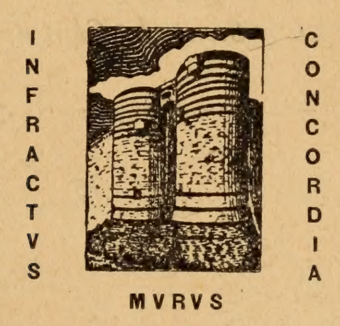
En D'vallant, Contes angevins.

L'Anjou qui chante, Etude et Recueil des Chansons populaires du Pays d'Anjou.

MARC LECLERC

POÈTES ANGEVINS D'AVJOVRD'HVI

Essais Anthologiques



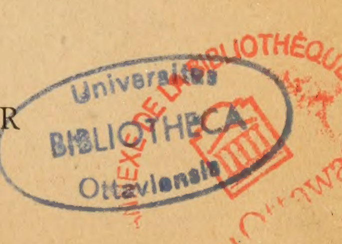


SOCIÉTÉ DES ARTISTES ANGEVINS

1922

—

PARIS
PAUL LEFEBVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
77, Rue de Rennes (6e)



Les Lettres Angevines

J'ai eu ailleurs ([1]) l'occasion d'évoquer l'opinion du savant Dom Liron dans sa « Bibliothèque d'Anjou », sur les qualités d'esprit qu'ont naturellement nos Compatriotes : Notre Pays riant et facile, s'il n'a pas produit beaucoup de grands génies — la vie, sans doute, y est trop facile et peu propre à former des caractères vigoureux — est en revanche, et depuis des siècles, fertile en talents de tous ordres. La seule liste des noms de nos écrivains dépasserait en longueur le cadre de cette étude, bornée à l'heure où nous vivons. Et encore ai-je dû, sacrifice dont je m'excuse et que j'ai à cœur de réparer aussitôt que l'occasion s'en présentera, ne m'occuper pour l'instant que de nos Poètes.

Qu'il me soit permis toutefois, avant de parler d'eux, bien trop brièvement et rapidement, hélas, car plus d'un à lui seul mériterait une étude spéciale, de saluer des noms dont à l'heure actuelle s'honore la littérature angevine :

Mlle Mathilde ALANIC, romancière dont l'œuvre, considérable, connaît un mérité succès ; H. BAGUENIER-DESORMEAUX, historien de la Vendée ; Marcel BATILLIAT, que des romans comme « *Versailles-aux-Fantômes* » ou la « *Vendée aux Genêts* » ont classé parmi les écrivains les plus vigoureux de sa génération ; André BATTUT-CLEMENCEAU, chroniqueur alerte ; Pierre BILLAUD, l'auteur du délicieux et trop peu connu « *Griche-Midi* » ; Jean de la BRÈTE, romancière estimée et justement populaire ; Roland CHARMY, romancier et conteur dont la

---

([1]) « *L'Anjou qui Chante* » (La Bonne Chanson, Avril 1911).

place au soleil grandit chaque jour ; Claude CHAUVIÈRE, qui, après nous avoir donné comme prémices de son talent un original livre de « pensées », s'est depuis fait un heureux renom de romancière ; Henry COUTANT qui, dans les loisirs rares de son absorbante profession de journaliste, a écrit plusieurs romans et nouvelles, et des livres documentaires qui font autorité, tel son « *Palais-Bourbon* » ; CURNONSKY — de son nom angevin Maurice Saillant — l'incomparable fantaisiste qui, rival de Brillat-Savarin, vient d'entreprendre autour de la « *France Gastronomique* » un voyage plein d'enseignements, dont le précieux témoignage, en une série de volumes coquets, sert admirablement le tourisme national ; Gustave DOUSSAIN, l'auteur de « *Castel-Pépère* », un humoristique roman de guerre ; André GODARD, romancier et sociologue, de haute valeur littéraire et philosophique ; Pierre GOURDON, conteur de la Vendée Angevine ; Charles LEGRAS, écrivain bilingue, collaborateur à la fois de journaux anglais et français, auteur d'intéressantes études linguistiques, littéraires, ou politiques, sur nos voisins d'Outre-Manche, en même temps que d'un intéressant recueil de nouvelles, « *La Grande Attente* » ; Charles LEROUX-CESBRON, pastelliste délicat et romancier du Pays Saumurois ; Félix LORIN, historien de Rambouillet ; Yann MORVRAN-GOBLET, dont les cours et les études sur l'Irlande font autorité, et qui vient de publier sous le titre de « *L'Irlande dans la Crise Universelle* » un livre définitif ; René ONILLON, conteur angevin, traducteur des auteurs russes et collaborateur de A. J. Verrier au « *Glossaire Etymologique* » ; Mgr Henri PASQUIER, fondateur et directeur de l'école Saint-Aubin, non seulement érudit et ami des arts, mais fin lettré qui a publié de pittoresques notes de voyages ; André PAVIE, romancier et chroniqueur, dont les articles dans les grands quotidiens sont justement remarqués ; Mlle Yvonne de ROMAIN, écrivain de haute culture morale et littéraire, qui porte noblement un noble nom, et chez qui un livre récent, « *Les Destins éminents de la France* », dénote de rares qualités de pensée et une remarquable érudition ; M. le Chanoine Ch. URSEAU, archéologue averti, qui joint le sens d'un artiste à la science d'un historien, et dont un ouvrage capital sur

« *La Peinture en Anjou* », eût mérité, s'il n'y eût déjà d'autres titres, la distinction qui vient de lui être décernée ; Mme Colette YVER, dont les romans affirment une rare personnalité ; d'autres encore que j'oublie, et je m'en excuse, comme j'en oublierai d'autres dans l'étude qui va suivre.

Et je ne veux pas terminer cette liste des Vivants sans adresser un adieu à ceux qui viennent de nous quitter : Mon vénéré Maître et ami A. J. VERRIER, auteur avec R. ONILLON de ce « *Glossaire Etymologique des Patois et Parlers de l'Anjou* », monument précieux de la vie populaire angevine ; Joseph DENAIS, fondateur du Musée de Beaufort, journaliste, archéologue, historien et écrivain d'une telle puissance de labeur, que sa seule bibliographie emplit à demi le volume que lui a consacré M. E. G. LEDOS ; tous deux ne furent pas seulement de bons écrivains, mais aussi de bons angevins, et leur mémoire nous doit être particulièrement chère, ainsi que celle du bon et charmant DUQUESNE, le grand acteur, Poète lui-même à ses heures, qui fut pour nos écrivains l'interprète idéal, généreusement dévoué, et qui, acclamé sur les plus grandes scènes, acceptait les cadres les plus humbles et les corvées les plus fatigantes, tout en donnant à ses camarades angevins le meilleur de son magnifique talent.

Ce devoir accompli, j'entre dans le sujet de cette étude ; j'ai l'avantage de connaître tous nos Poètes, la plupart même assez intimement, car tous, ou presque, font partie de cette *Société des Artistes Angevins* qu'Henry COUTANT, après le regretté Louis VÉTAULT, groupa autour de la bannière de *L'Angevin de Paris*, auquel presque tous collaborèrent fraternellement.



Paul PIONIS

Notre Doyen, Louis-Guillaume-Florent PAPIN, en littérature : Paul PIONIS, est né le 27 février 1848 à Baugé, où son père exerça longtemps les fonctions de Maire ; il fit ses études au lycée d'Angers, puis comme d'autres, subit l'attirance de la Grand'Ville ; il aurait pu s'y faire une place et un nom, car le succès y couronnait ses recueils de nouvelles, tels que « *A la Volée* » ou « *A la Pointe de la Plume* », mais comme Du Bellay à Rome, le souvenir de son Anjou lui tenait au cœur et, en 1903, après avoir publié ce volume des « *Coiffes Angevines* » qui le classe parmi les meilleurs Poètes du Terroir, Paul Pionis revenait se fixer dans son Baugeois natal, en cet ermitage de Bois-Commeau, près de Clefs, dont il n'a plus bougé. Droit et vert comme les pins qui l'entourent, ce Sylvain barbu a gardé malgré ses soixante-treize printemps une âme fraîche et vibrante que bien des jeunes pourraient lui envier, et, si, depuis 1902, nul volume de lui n'a paru chez les libraires, il n'a cependant pas cessé d'écrire d'alertes poésies, éparses çà-et-là, et que nous espérons voir bientôt réunies en un nouveau recueil.

Je ne crois pas toutefois qu'aucune de ces œuvres lui vaille jamais autant de juste notoriété que les « *Coiffes Angevines* » : Albert Grimaud dans « *La Race et le Terroir* », Van-Bever dans « *Les Poètes du Terroir* », Charles Fuster dans les « *Poètes de Clocher* », Gausseron dans la « *Revue des Poètes* », bien d'autres encore dans les quotidiens et les revues ont rendu grâce à ce volume si doucement imprégné de la bonne odeur de la Terre ; on a si souvent cité la pièce liminaire qui lui a donné son titre que, plutôt que ce morceau classique, nous relirons

une poésie où s'affirme harmonieusement la nostalgie du poète en son exil parisien :

AU DOUX PAYS D'ANJOU

Je comprends, Du Bellay, ta chanson attendrie.
Rien ne vaut le pays où, sur un rythme lent,
Notre berceau berça notre esprit somnolent ;
Et quand on a quitté sa petite patrie,
Souvent on rêve au temps d'école où les buissons
Faisaient à l'écolier oublier ses leçons.

Mieux qu'un Bois de Boulogne aux immenses allées
J'aime mes bois déserts tout parfumés de thym
Et ma bruyère rose aux cloches de satin
Dans la brise sonnant de joyeuses volées ;
Et pour un Luxembourg je ne donnerais pas
Le vieux toit violet que je revois... là-bas !

Là-bas, c'est mon pays, et là-bas c'est la Loire,
Lente et majestueuse, où se mire, orgueilleux
Tout un passé royal ; c'est l'azur merveilleux
Du ciel d'Anjou, climat si doux que l'on doit croire
Quand, en septembre, on voit les fruits s'y colorer,
Que tout l'or du soleil est venu les dorer !

Et c'est là-bas — là-bas — sous la chanson connue
Dont mes bons vieux sapins me berçaient autrefois,
A la voix de maman mêlant leurs grandes voix
Qui par l'âtre semblaient descendre de la nue,
Que pour l'éternité j'ai l'espoir de sentir
Dans l'air natal mon âme ouvrir l'aile... et partir !

Aussi célèbre presque que la pièce des « *Coiffes Angevines* », celle qui suit a le mérite, en plus, d'évoquer avec autant de précision que de poésie, une culture bien angevine :

LE CHANVRE

Dans la haie en fleur le rossignol chante.
Par dessus la haie au bord du chemin,
Rose sans un bruit s'est haussée, et tente
De voir ce que Jean sème à pleine main.
Mais Jean a fini la dernière planche,
Il lève la tête, et surprend, charmé,
Rose qui rougit sous sa coiffe blanche.
Le chanvre est semé.

Voici venir Jean, voici venir Rose
A l'ombre du chanvre aux brins longs et droits.
Ils se sont promis. Personne n'en glose.
Ils se marieront quand viendront les froids.
Pour avoir les draps les plus beaux du monde,
Où leur jeune amour sera bien bercé,
Fuseaux et rouets entreront en ronde.
Le chanvre est poussé.

Il pleut sur la mare où dans l'eau dormante
Jean met à rouir le chanvre nouveau.
Il pleut sur la prée, où sous la tourmente,
Rose sans abri garde son troupeau.
Et Rose frissonne, et Rose, dimanche,
Entendra son Jean lui dire, effrayé :
« Que tes yeux sont grands ! Que ta joue est blanche ! »
Le chanvre est noyé.

En flottille d'or sur la mare flotte
La feuille arrachée aux peupliers gris.
Jean teille le chanvre ; et la chènevotte
Quitte la filasse et tombe en débris.
Près de son galant Rose tousse et râle,
De sa chair de fleur le corps dépouillé.
Rose aux yeux trop grands, Rose au teint trop pâle,
Le chanvre est teillé.

Pour avoir les draps les plus beaux du monde,
La mère de Jean, devant l'âtre en feu,
Fait tordre au fuseau la filasse blonde
Qui se change en fil fin comme un cheveu.
Et Jean, le cœur gros, lui parle de Rose
Qui ne sera plus qu'un charme envolé
Quand refleurira la première rose.
Le chanvre est filé.

Le printemps déclôt les yeux des pervenches.
Rose, ce matin, sans un souffle dort.
Plus ne s'ouvriront ses paupières blanches
Que tient sous son doigt l'implacable Mort.
Et Jean va chercher le beau drap de fête
Où leur jeune amour eût été bercé :
« Tisserand, ma toile est-elle enfin prête ?
— Le chanvre est tissé. »

J'aurais voulu citer d'autres vers encore, comme ce « *Coupeur de Bruyères* », où une belle pensée philosophique éclôt dans un décor de futaie brillamment rendu, ou encore cette « *Aurore* », tableau achevé d'un village au jour levant, et dans laquelle Paul Pionis affirme son incontestable et délicat talent de peintre rustique.

Mais la place m'est trop mesurée, et je dois, pour mener le lecteur vers d'autres richesses, fermer à regret ces recueils si pleins de la douceur angevine...

BIBLIOGRAPHIE. — *A la Volée*, nouvelles et poésies, Paris, H. E. Martin, 1881. — *Eclats de Rire et Sanglots*, nouvelles, ibid. 1882. — *Grand'Maman Poupée*, *Pierre la Revanche*, nouvelles. Paris, Librairie d'Education de la Jeunesse, 1887. — *La Chanson de Mignonne*, poésies, Paris, I. Fischbacher, 1891. — *A la Pointe de la Plume*, nouvelles, ibid., 1893. — *Réveil d'Honneur*, épisode dramatique en vers, ibid., 1894. — *Le Monstre*, poésie, ibid., 1902. — *Les Coiffes Angevines*, poésies, ibid., 1902.

(Paul Pionis a collaboré en outre à de nombreux journaux et revues : Le *Glaneur*, L'*Ouest Artistique et Littéraire*, L'*Echo de la Semaine*, la *Revue des Provinces de l'Ouest*, le *Patriote de l'Ouest*, le *Petit Baugeois*, le *Pays Baugeois*, l'*Angevin de Paris*, le *Paris-Chronique*, le *Supplément du Petit Journal*, la *Revue du Bien*, la *Revue du Maine*, la *Revue Normande*, les *Muses Santones*, etc., et aux publications de la *Société Philotechnique*, dont il fut Président.)

Paul SONNIÈS

L'ordre chronologique m'amène à parler maintenant du Président de la *Société des Artistes Angevins*, Paul Peysonnié, Conseiller à la Cour de Cassation, en littérature Paul Sonniès :

Cet Angevin de Paris est né à Narbonne en 1853, mais il ne fit qu'y passer, et sur ses lèvres enfantines le Vin d'Anjou remplaça de bonne heure le lait nourricier. De son enfance à Angers, où son Père était Officier au 16e de Ligne, de ses études au Lycée, de sa jeunesse indépendante et laborieuse où il dut se faire lui-même une place au soleil, tour à tour ou simultanément maître d'études, professeur, avocat, juge de paix en Algérie, et enfin magistrat en France, je passe de suite à son œuvre ; ceux qui voudront savoir un peu de l'épopée chaotique, picaresque et douloureuse parfois, que fut sa vie pendant des années, se reporteront à la spirituelle plaquette qu'a publiée sur lui Marc Langlais, aux éditions de l'*Écho Littéraire et Artistique*.

Le théâtre d'abord l'attira (il avait, à quinze ans, commencé d'écrire sur *Torquemada* un drame que la concurrence de Victor Hugo lui fit abandonner) et ce fut en Anjou, à Saumur, où il était jeune Procureur de la République, qu'il écrivit cet « *Arlequin-Séducteur* », qu'après bien des vicissitudes il put enfin voir jouer au Vaudeville ; puis ce furent « *Lulu-Jojo* », étourdissante fantaisie, représentée au Grand Guignol, « *Fausta* », jouée à l'Odéon avec un succès triomphal, d'autres encore, et, enfin, le classant définitivement, cette magnifique traduction de « *Coriolan* » qui fit courir à l'Odéon le Tout-Paris artistique : fidèle à la lettre comme à l'esprit de Shakespeare, Paul Sonniès

avait comme le Maître fait parler en vers tous ses personnages nobles, réservant la prose pour la vile plèbe.... mais M. Antoine, chacun le sait, n'aime pas les vers, et le Poète, la mort dans l'âme, dut « prosaïser » ses alexandrins.. ce lui fut une amertume !

Poète parnassien, fidèle au culte de la forme, Paul Sonniès a donné un recueil de poésies d'une facture parfaite, « *Les Idoles* », dont j'extrais, fragment d'un tryptique que je mutile à regret, ce beau sonnet :

LE SECRET DU BONHEUR

Travail béni, travail sacré, source de joie,
Tu gardes pour tous ceux par qui tu fus aimé
Le secret du bonheur, le passage fermé
Aux mortels qui se sont détournés de ta voie.

Et contre toi pourtant toute la meute aboie ;
C'est le rebut du monde à sa perte animé,
Ceux qui t'ont méconnu, ceux qui t'ont blasphémé,
Les fous aux yeux luisants où la fureur flamboie,

Paresseux qui seront des révoltés demain,
Ivrognes vomissant aux bornes du chemin,
Leurs vices ont marqué la vertu pour otage.

A d'autres les devoirs ! Les droits seuls sont pour eux,
Payez tribut, ils vont exiger davantage,
Eternels mécontents, éternels malheureux !

Mais, car son œuvre comme sa vie est pleine de contrastes, il a publié, en prose, deux volumes de contes gaulois et symboliques, l' « *Histrianon* » et « l'*Ane Rouge et le Démon Vert* », où, dans une fantaisie échevelée, une satire acérée s'enveloppe de verve rabelaisienne : une fois sorti du Prétoire, et dépouillée sa toge rouge, Paul Sonniès, Juvénal moderne, castigat ridendo... il n'est que de lire, pour s'en rendre compte, le « *Couronnement de l'Ane* » ou le « *Corbeau Blanc* ».

Toutefois, revenant au Poète, je m'en voudrais de ne pas citer ici

le très beau poème qu'en 1909, aux inoubliables fêtes de Liré, notre compatriote Mme Lherbay, de la Comédie Française, artiste de grand cœur et de grand talent, lut pour la première fois, devant le monument élevé à Joachim Du Bellay par les soins de L'*Angevin de Paris* et de la *Société des Artistes Angevins* :

LE DERNIER RÊVE

Le poète expirant, pauvre, chétif et seul
Tourmentait sous ses doigts les plis de son linceul
Et, guettant tous les bruits que le silence apporte,
Il écoutait la Mort s'approcher de sa porte.
Deux coups brusques frappés le remplirent d'émoi,
On ouvrit. Sur le seuil on murmura : C'est moi.
Puis une ombre glissant jusqu'au lit d'agonie
Où du Bellay cachait sa détresse infinie
Dit : — J'accours de la Ville Eternelle. Ecoutez :
Me reconnaissez-vous ? — Oui. Parmi les clartés
Je vois devant mes yeux, pas pour longtemps, peut-être,
L'ami Fra Lorenzo, le peintre. — Non, le prêtre,
Qui vient à vous de Rome. — Ami des jours passés,
Merci ! Mais le temps fuit... M'en reste-t-il assez
Pour qu'avant de mourir je confesse mes fautes ?
Bénissez-moi, mon Père. — Et les paroles hautes
Se fondirent dans ce souffle immatériel
De la confession qui monte vers le ciel.
Puis le moine étendit le geste qui pardonne
Sur le chrétien mourant : — Vous que l'on abandonne,
Allez, dit-il, partez vers la gloire de Dieu,
Et n'ayez ni regrets ni pleurs pour dire adieu
A ce monde qui n'est que boue et que poussière.
— Je pars et malgré moi je regarde en arrière,
Soupira du Bellay. Mes vers inachevés
Périront. J'espérais qu'ils seraient conservés,

Qu'ils chanteraient parfois sur les lèvres des hommes ;
Poètes, nous rêvons, songe-creux que nous sommes !
La gloire me nommait parmi ses courtisans :
La mort me prend : je n'ai pas même quarante ans !
— Le moine dit : Qu'importe une œuvre passagère,
Le bonheur d'ici-bas, c'est la rive étrangère
Qu'on voit luire très loin et qui fuit devant nous.
Faut-il courber la tête et fléchir les genoux
Devant la vision d'un fantôme illusoire
Que le hasard évoque et qu'on appelle gloire ?
Levez les yeux au ciel et n'adorez que Dieu.
Comme vous j'aime l'art. J'ai peint dans le Saint Lieu
Des Madones, des Christs, des fresques éclatantes,
Judith debout dans l'ombre où s'effacent les tentes,
L'archange Saint Michel transperçant le Dragon
Et Samson renversant le temple de Dagon.
Les murs que longuement j'ai couverts de mes œuvres
Deviendront tout au plus des nids pour les couleuvres.
J'ai voulu faire luire un éclair de beauté :
Mon nom n'est pas inscrit sur tant de vanité ! —
Le silence se fit au chevet du poète.
Puis du Bellay, dans un effort, leva la tête,
Et, du regard, cherchant le ciel, il murmura :
— J'accepte mon destin. Mon œuvre périra
Si Dieu le veut ainsi. L'orgueil de ma pensée
Passera comme une ombre aussitôt effacée...
Et pourtant j'avais fait un rêve, un dernier vœu,
Le suprême péché dont je vous dois l'aveu :
Si la France ne peut m'accorder d'autre gloire,
Qu'au moins l'heureux Anjou caressé par la Loire
Garde pieusement du Bellay de l'oubli.
Que mon corps ignoré seul soit enseveli ;
Mais qu'au bord du chemin où sourit mon village,

Dans le petit Liré, mon nom et mon image
Survivent, échappés à la nuit du tombeau.
Là, qu'un sonnet, le mieux inspiré, le plus beau,
Celui qui célébra la douceur angevine
Se creuse en lettres d'or dans une ardoise fine
Comme un dernier adieu du poète subtil... —
Le moine eut un sanglot et dit : Ainsi soit-il !

BIBLIOGRAPHIE. — *Arlequin Séducteur*, un acte en vers (Vaudeville). Paris, Ollendorf 1889. — *Karita*, un acte en vers (Vaudeville) ibid. 1892. — *Fausta*, quatre actes en vers (Œuvre) ibid. 1899. — *Lulu-Jojo*, un acte en prose (Grand-Guignol) Paris, Fasquelle, 1904. — *Les Idoles*, poésies, Paris, Ollendorf, 1909. — *Coriolan*, cinq actes en vers et prose, traduction de Shakespeare, (Odéon) ibid. 1910. — L'*Histrianon*, nouvelles, ibid. 1913. — L'*Ane Rouge et le Démon Vert*, roman, Paris, Renaissance du Livre, 1919.

(Ajoutons que, près de Paul Sonniès, M. le Conseiller Paul Peyssonnié a publié en 1921, sous le titre : « *Saucisse et Soubressade* », une piquante analyse d'un récent procès de fraudes alimentaires).



René BAZIN

M. René Bazin, Professeur de Droit Criminel en l'Université Libre d'Angers, depuis 1875, et Membre de l'Académie Française depuis 1904, est né à Angers en décembre 1853 :

> « *Nous avons pour lieu d'origine*
> « *Bouillé-Ménard et Nyoiseau* »

a-t-il écrit dans le *Portrait Inachevé* ; à vrai dire et c'est lui-même qui m'a confié ce détail, si son bisaïeul paternel, feudiste, puis lieutenant de Stofflet, si son grand'père, Nicolas Bazin, peintre estimé et collectionneur éclairé, qui lui légua sinon ses pinceaux, du moins son œil de peintre et d'artiste, vécurent dans le pays de Bouillé-Ménard, l'origine ancienne de la famille serait à rechercher non point à la frontière bretonne de l'Anjou, mais plutôt à sa frontière vendéenne, et ceci peut-être expliquerait l'attrait qu'éprouva toujours M. René Bazin pour la Vendée Angevine.

Du côté maternel, son ascendance est parisienne : Son bisaïeul, François Chéron, dont le nom figure sur une plaque de marbre en ce lieu solennel qu'est le Foyer des Artistes à la Comédie Française, fut sous la Restauration Administrateur de ce Théâtre — on disait alors « Commissaire du Roi » — et aussi journaliste et écrivain dramatique. Faut-il chercher aussi, dans cette hérédité artiste et parisienne, le secret de certaines qualités de M. René Bazin ?

Vouloir au Public Angevin, et même à quelque public que ce soit, présenter son Œuvre, serait une superfétation que je ne tenterai pas, des trente-neuf volumes qu'il a publiés, depuis *Stéphanette* en 1884,

jusqu'à cette magistrale Vie du P. *Charles de Foucault,* qui vient de paraître, je ne citerai même pas les titres ; la plupart sont dans toutes les mémoires. Pas plus je ne les analyserai ; d'autres, mieux qualifiés, l'ont fait à maintes reprises, parmi lesquels on peut noter Ch. Le Goffic ([1]) et M. de Bersaucourt ([2]) ; toutefois je dois une mention spéciale à l'étude, particulièrement intéressante et fouillée, que vient de lui consacrer ([3]) M. Albert Chérel, ancien Professeur au Lycée d'Angers : Dans ce volume, en parallèle avec un éreintement assez copieux, de M. Maurice Barrès, plus terrible en sa forme courtoise que toute une collection du « *Merle Blanc* », M. Chérel nous donne une substantielle analyse de M. René Bazin, de sa personne morale, de son caractère, de ses méthodes de travail ; il nous démontre — il nous démonte, allais-je dire — le mécanisme de son inspiration française et provinciale, et conclut, après avoir rendu hommage à la haute portée sociale de son œuvre, au caractère de véracité de son observation.

A vrai dire, lorsque M. Chérel écrit que M. René Bazin « n'est vraiment et délicieusement régionaliste dans ses descriptions que lorsqu'il parle de son propre pays », et que lorsqu'il veut peindre d'autres cieux « il semblera que leur observation ait coûté quelque peine à l'auteur », et qu' « il leur manquera cette vie, cet entrain, cette vibration du carillon intérieur qui ne s'émeut guère, chez Bazin, qu'au souffle du vent natal », je crains bien qu'il n'ait causé quelque émoi à M. René Bazin, qui met son point d'honneur à vibrer à l'unisson des paysages où l'entraînent ses fictions, et qui m'écrivait à moi-même : « *Je vous dirai que si je suis extrêmement attaché à mon pays natal, si j'ai toujours eu quelque fierté d'en être, car la vallée de la Loire est de la plus vieille et de la plus saine civilisation française, je crois cependant que je ne puis être rangé parmi les écrivains régionaux. L'écrivain régional est celui dont*

([1]) Préface des *Contes en Vers* de René Bazin. Bibl. Popul. Henri Gautier.
([2]) Les Ecrivains d'aujourd'hui : *René Bazin*. Collection Sansot.
([3]) *En relisant après la Guerre*... J. de Gigord, éd. Paris 1921.

l'œuvre est entièrement ou presque entièrement consacrée à l'étude et, on peut le dire, à l'illustration d'une province. Si vous voulez bien vous en souvenir, les romans que j'ai écrits célèbrent au contraire les plus diverses provinces. »

C'est que M. René Bazin n'emploie pas, quand il veut donner à ses romans un cadre nouveau, le procédé cher au bon Jules Verne et à mon excellent et déjà illustre ami Pierre Benoit, qui est de voyager en son fauteuil dans une bibliothèque judicieusement garnie ; et il apporte à se documenter une conscience dont un trait peut donner idée. Lorsqu'il écrivit *Gingolph l'Abandonné*, celui peut-être de ses romans qui eut le moins de retentissement, car il parut en 1914, au moment même de la guerre, M. René Bazin alla sur place étudier ses pêcheurs de harengs ; jusqu'à Aberdeen, puis à plus de cent milles en mer au-delà des côtes d'Ecosse, il s'en fut sur le chalutier de surveillance assister à l'arrivée du premier bateau de chaque nation, puis à la première pêche dans le banc de harengs descendant du Pôle ; il est inutile de dire qu'une telle expédition, pour intéressante et même passionnante qu'elle fût, n'en comportait pas moins, s'agissant d'un voyageur peu rompu à ce genre d'existence, assez d'inconfort, de fatigue, et même de périlleux aléas, pour constituer un témoignage réellement méritoire d'observation consciencieuse.

Mais j'oublie de parler de M. René Bazin, poète : A vrai dire, s'il ne fallait considérer comme poésies que les ouvrages écrits en vers, M. Bazin serait un poète bien peu fécond... La simple plaquette, préfacée par Le Goffic, dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui contient tout juste quatre contes en vers, voilà toute sa bibliothèque poétique ; ajoutons qu'il a en portefeuille bien d'autres vers, qu'il ne publiera jamais, m'a-t-il dit. Chez lui l'immédiat et mérité succès du romancier a nui à la besogne poétique, mais non à l'inspiration et au tempérament ; car, combien de fois, dans la prose de ses romans, s'est-il montré vraiment poète, aussi bien par le rythme harmonieux et cadencé des phrases, que par la fraîcheur ou la chatoyance des images ; *ut pictura poesis erit*, édictait le vieil adage : on peut souvent dire des peintures de M. René Bazin qu'elles sont comme une poésie ; qui le

voudra chercher le rencontrera sans peine tout au long de son œuvre. Pourtant je ne puis terminer cette notice sans citer au moins ce fragment du « *Portrait Inachevé* », où il met en scène son Grand-Père, le peintre Nicolas Bazin, dont nous avons parlé :

LE PORTRAIT INACHEVE

. . . .

C'était un homme droit, fort comme un flot du Rhône,
Qui crut, jusqu'à sa mort, voir les Bourbons au trône.
Sa femme et les Bourbons : ces deux affections
Traversèrent en paix dix révolutions.
Je revois sa maison qui dépassait la ligne,
Haute, étroite, où courait un petit cep de vigne
Qui donnait de la vrille et du pampre à foison :
Quant aux raisins, l'été n'en eut jamais raison.
Eh bien ! sur cette vie inconnue et contrainte,
Le goût divin de l'art avait mis son empreinte :
Deux des chambres avaient leurs huit murs tapissés
De tableaux vieux ou neufs, un par un amassés,
Dont les meilleurs peut-être étaient sans signature,
Mais il ne souffrait pas qu'on n'y vît la facture,
Le trait, le coloris des maîtres renommés :
Ceux qui les avaient peints les avaient moins aimés,
Et sans les lui ravir, bien qu'il fût sans fortune,
On aurait monnayé les rayons de la lune.

Ici c'est la liseuse assise au coin d'un bois,
En robe de satin, un livre au bout des doigts :
Il se peut qu'elle rêve à la page entr'ouverte,
A cette feuille morte encore à moitié verte
Qui frissonne à ses pieds, mais son air fait penser
Combien il est facile et fréquent de glisser
Des amours d'un roman aux amours de son âme.
Là c'est une marine ; ailleurs c'est une femme

Qui pousse dans un gué deux vaches au poil roux ;
L'eau qui mouille sa jambe en rit sur les cailloux ;
Dans le fond, des bouleaux que le soleil transperce...
Le ciel est pur, un vol d'étourneaux le traverse...

. . . .

Or, parmi ces tableaux, à la place d'honneur,
Entre son Fragonard et son Rosa Bonheur,
Mon grand-père avait mis le portrait de grand'mère
Peint par lui : bandeaux plats, fichu blanc, robe claire,
Et quel charmant visage ! ovale et velouté,
La mine ouverte, avec cet air d'honnêteté.
Dont le front s'embellit, et qui lui sert de voile,
Le regard lumineux, chaste comme une étoile...
Enfin, pour mieux montrer qu'on était au printemps,
Que le peintre l'aimait, et qu'elle avait vingt ans,
Il avait esquissé comme une primevère
Piquée à son corsage. Et nous disions : — Grand-père,
« *La fleur, dans le tableau, n'est peinte qu'à demi.*
« *Pourquoi, dites ?* » *Alors, un bon sourire ami*
Que l'on sentait venir des lointains d'un autre âge
En traversant son cœur lui montait au visage,
Et grand père, écoutant avec ravissement
Le passé, doux oiseaux qui dort légèrement,
Qu'un mot d'enfant réveille, et qui vient d'un coup d'aile,
Nous racontait ému, les yeux fixés sur elle,
Qui semblait l'écouter, et vivre, et rire aussi.
Pour la vingtième fois l'histoire que voici :

Du temps que j'avais des vacances,
Comme vous, ô mes écoliers,
Je faisais de grandes dépenses
De culottes aux échaliers.

Je connaissais tous les villages,
Tous les clochers de l'horizon,
Tous les aliziers sauvages
Et tous les nids de la saison.

Plus tard, au sortir du collège,
Quand l'attrait des nids fut passé,
Et celui des boules de neige,
Une ardeur nouvelle a poussé

Sur ce premier goût d'aventure,
Et l'on m'a vu courir encor,
Rêvant de chasse et de peinture
Parmi les champs de genêts d'or.

Souvent, dans les grands chauds terribles,
Quand le pinceau tombe des mains,
Quand les perdrix sont invisibles,
Je trouvais le long des chemins,

Au bord de l'eau, sur la lisière
Des bois lourdement endormis,
Quelque maison hospitalière,
Pleine d'ombre et pleine d'amis,

Mais aucune plus avenante,
Plus douce et chère à mon regard,
Que l'une d'elles, sur la pente
Qui conduit à Bouillé-Ménard,

Logis d'autrefois à mi-côte,
Des vents d'automne défendu,
Connu des pauvres, et dont l'hôte
A toujours l'air d'être attendu.

Car c'est là qu'habitait Renée,
C'est là qu'un jour comme elle entrait,

Charmante en sa vingtième année,
J'obtins de faire son portrait.

Renée emporta son aiguille,
Je pris ma boîte d'atelier,
Et tout au fond de la charmille,
Sur un vieux banc familier,

N'ayant rien fait pour être belle
Que rester telle qu'elle était,
Elle s'assit, et, devant elle,
Moi j'établit mon chevalet.

C'était l'été, la saison claire,
Où les petits sortent du nid,
Où toute aile se sent légère,
Et séduite par l'infini.

Je lui disais : — Mademoiselle,
« C'est convenu, vous le savez ;
« Levez vos yeux. » — Oui, » disait-elle,
Quand elle les avait levés.....

Mes enfants, je ne saurais dire
Si c'est l'azur de ses yeux bleus
Ou la grâce de son sourire,
Qui fit du peintre un amoureux.

Le portrait n'avançait pas vite ;
Elle disait : — Qu'avez-vous donc ?
— Mademoiselle, je médite.
— Oh ! disait-elle, c'est si long ?

Il fallait une autre séance,
Nous remettions au lendemain ;
Je pensais tout bas : quelle chance !
Et puis, nous nous donnions la main,

Moi tout joyeux, elle distraite,
Tandis qu'aux champs, d'ombre enlacés,
Les merles sonnaient la retraite
Sur la lisière des fossés.

Mais si peu qu'on fasse, on achève,
Et le jour vint, encor trop tôt,
Où j'allais achever mon rêve
En même temps que mon tableau.

Je lui dis : — Hélas, dans une heure,
« Dans une heure je partirai,
« It faut vous quitter, et je pleure. »
— Sitôt ? » dit-elle. — Quand j'aurai

« Terminé la fleur du corsage. »
Je vis que deux larmes aussi
Tremblaient le long de son visage,
Elle parut songer. — Ainsi

« Il vous reste une fleur à peindre ? »
Et puis elle ajouta tout bas,
Avec un doux air de me plaindre :
— Eh bien ! monsieur n'achevez pas !

Et la fleur à moitié tracée
S'arrêta sur ces mots charmants
Qui m'ont donné ma fiancée,
Votre grand'mère, mes enfants.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sthephanette*, roman, Paris, Mame, 1884. — *Ma Tante Giron*, roman, Paris, Calmann Lévy, 1885. — *Une Tache d'Encre*, roman, ibid. 1888. — *Les Noellet*, roman, ibid. 1890. — *La Sarcelle Bleue*, ibid. 1892. — *Madame Corentine*, roman, ibid. 1893. — *Les Italiens d'Aujourd'hui*, études, ibid. 1894. — *Sicile*, notes de voyage, ibid. 1894. — *Humble Amour*, roman, ibid. 1894. — *Terre d'Espagne*, notes de voyage, ibid. 1895. — *En Province*, études, ibid. 1896. — *De toute son Ame*, roman, ibid. 1897. — *Contes de Bonne Perrette*, nouvelles, ibid. 1897. — *La Terre qui Meurt*, roman, ibid. 1899. — *Croquis de France et d'Orient*, notes de voyage, ibid. 1899. — *Le Guide de l'Empereur*, roman, ibid. 1901. — *Les Oberlé*,

roman, ibid. 1901. *L'Enseigne de Vaisseau Paul Henry*, Paris, Mame, 1901. — *Donatienne*, roman, Paris, Calmann, 1903. — *Récits de la Plaine et de la Montagne*, nouvelles, ibid. 1903. — *L'Isolée*, roman, ibid. 1905. — *Questions Littéraires et Sociales*, études, ibid. 1906. — *Vie du Duc de Nemours*, Paris, Mame, 1907. — *Le Blé qui Lève*, Paris, Calmann, 1907. — *Mémoires d'une Vieille Fille*, ibid. 1908. — *Le Mariage de Mlle Gimel*, roman, ibid. 1909. — *La Barrière*, roman, ibid. 1910. — *Douce France*, études, Paris, de Gigord, 1911. — *Davidée Birot*, roman, Paris, Calmann, 1912. — *Nord-Sud*, notes de voyage, ibid. 1913. — *Gingolph l'Abandonné*, roman, ibid. 1914. — *Pages Religieuses*, études, Paris, Mame, 1915. — *Récits du temps de la Guerre*, Paris, Calmann, 1915. — *Aujourd'hui et Demain*, études, ibid. 1916. — *La Campagne et la Guerre*, études, Paris, Eggiman, 1916. — *Notes d'un Amateur de Couleurs*, études d'art, Paris, Mame, 1916. — *La Closerie de Champdolent*, roman, Paris, Calmann, 1917. — *Les Nouveaux Oberlé*, ibid. 1919. — *Charles de Foucault*, étude, Paris, Plon, 1921.

(N. B. — Nous n'avons compris dans cette liste que les éditions courantes en librairie des ouvrages de M. René Bazin, sans tenir compte des nombreuses éditions illustrées de ses romans ou nouvelles, ni de ses conférences, ni de ses collaborations dans les Revues et la grande Presse. Nous ne croyons pas que personne, et peut-être M. Bazin lui-même, ait encore dressé le tableau complet de son œuvre, que trente-huit ans de labeur quotidien et soutenu ont rendue considérable).



Olivier de ROUGÉ

Le Comte Olivier de Rougé, Sénateur de Maine-et-Loire, Président de la Société des Eleveurs de la race « Maine-Anjou » et de toutes les grandes Sociétés Agricoles de l'Ouest, est né le 15 janvier 1862 à Chenillé-Changé ; petit-neveu de ce Gabriel Louis de Rougé, Marquis de Cholet, qui donna un élan considérable à l'industrie textile et à l'élevage, à la fin du XVIIIe siècle, M. de Rougé n'a pas démérité des traditions de sa race.

Possesseur d'un beau nom, d'une belle fortune, et d'un beau domaine, il eût pu comme tant d'autres vivre une vie facile de gentilhomme terrien ou parisien, et nul, sauf lui peut-être, ne s'en fût étonné, en ce paisible Anjou si porté par essence à la tranquillité.

Mais M. O. de Rougé n'a pas voulu être tranquille : Homme politique, journaliste, chroniqueur, romancier, agronome, agriculteur, poète aussi, il dépense en des domaines si divers une constante et prodigieuse activité, dont peut-être nous trouverions le secret dans un besoin d'action à tout prix pour échapper à la pensée douloureuse d'un deuil paternel inguérissable. *« Je suis un grand blessé du cœur, resté inconsolable »*, m'écrivait-il. Et de cette blessure, maintes fois, nous trouvons la marque dans son volume *Les Epaves :*

MES DEUX LYS

J'avais planté deux lys au seuil de ma maison :
Et ces deux lys poussaient des touffes merveilleuses...
Mes lys, épanouis en fleurs prestigieuses,

Parmi les autres fleurs... encore plus radieuses,
A toute heure du jour et par toute saison.

. . . .

Trop vite, hélas, mes lys avaient voulu fleurir !
Chères fleurs, dont j'ai vu la royale cambrure
Fléchir sous les efforts de la lente morsure,
N'avez-vous jusqu'au bout gardé votre parure
Que pour mieux embaumer un plus doux souvenir ?

Le seuil de ma maison n'est plus comme jadis...
Ses marches ne sont plus par mes lys embaumées,
Les volets en sont clos et les portes fermées,
La mort, qui me trompait, a pris ses fleurs aimées !
La mort, qui me laissait, a fauché mes deux lys !

Lorsque vous passerez au seuil de ma maison,
Pressez plutôt le pas et détournez la tête :
La mort habite là... la mort toujours en quête,
La mort qui prit mes lys ! La mort que je regrette,
Et qui n'a même pas emporté ma raison !

En plus de la fidélité aux laborieuses vertus de sa famille, c'est pour lui un besoin moral que d'agir, et un soulagement à son mal, et écrire, écrire des vers, est une de ses façons d'agir :

Les vers sont accourus sous ma plume au galop
Dès le jour où mes doigts ont entrepris d'écrire :
Pauvres vers, la plupart, et qui feraient sourire,
Et que j'ai tous aimés cependant beaucoup trop.

. . . .

Mais, si j'ai tant aimé les vers qui m'ont bercé,
C'est qu'aux plus mauvais jours il me furent fidèles...
C'est qu'ils m'ont emporté dans le vol de leurs ailes
Quand ils m'ont rencontré sur la route, harassé !

On trouve, tout au long de ce livre, des pièces d'une véritable émotion, et d'une noble inspiration ; quant à la technique de l'auteur, lui-même nous en donne les éléments, dans un *Art Poétique* personnel, qu'il a formulé en vers :

. . . .

Il n'y a pas de prosodie :
Il faut tout laisser faire au goût !

. . . .

Laissez passer tous les délires,
Laissez vibrer toutes les lyres,
Laissez monter tous les encens !

. . . .

Donc, chantez au fil de vos rêves,
Sans vous préoccuper des vers.....

A vrai dire, nous voici assez loin de l'Art Poétique de Boileau... que tant vitupèrent aujourd'hui en public, qui dans le secret pratiquent l'adage : « Vingt fois sur le métier »... Mais M. de Rougé est trop honnête homme pour ne pas se conformer le premier aux doctrines qu'il prêche ; nous aurions préféré quelquefois l'y voir infidèle, et nous pensons que certaines de ses pièces, heureuses de rythme et de pensée, eûssent gagné à être un peu plus serrées de forme et plus élaguées. Mais n'en gardons pas rancune à l'Auteur : comme il le dit, les « vers accourent sous sa plume au galop », et l'on ne peut demander aux allures vives la perfection d'un travail de manège.

Le second volume de vers de M. Olivier de Rougé a pour titre : *Poèmes du Temps de Guerre.* Mon Confrère Philippe Doré, qui est un écrivain sportif d'une sorte rare — puisqu'il écrit, en un excellent français, des articles pleins d'idées générales — émettait l'autre jour (1) sur la littérature de guerre de l'arrière un jugement si sévère que je

(1). « La Naissance de l'Aviation ». *Revue Française,* 20 novembre 1921.

n'ose le rapporter ici pour ne pas peiner une seconde fois de bons auteurs que malgré tout j'estime, mais qui traduit exactement l'état d'âme des combattants vis-à-vis de ces récits ou de ces poèmes où ils se reconnaissaient si peu : C'est que cette Guerre fut si différente de tout ce qu'on avait vu jusque là, que toute documentation était vaine, qui se rapportât à des époques antérieures, et n'eût pas été prise sur place, *et vécue*. Il fallut la fin de la tourmente pour voir sortir les œuvres douloureuses et vraies des « Ecrivains-Combattants », des Dorgelès, des Duhamel, des Henry Jacques, des Malherbe, des Paul Verlet — je cite au hasard — qui, ceux-là, avaient *vu* et *vécu* la Guerre. Mais, tandis qu'elle durait, ceux-là n'écrivaient guère, et pour cause, et la Censure, d'autre part, muselait de son mieux la Vérité, pour ne pas décourager ce « moral des Civils », qu'il fallait bien soutenir. Et les écrivains de l'Arrière en étaient réduits aux récits de 70, aux chromos d'après Alphonse de Neuville, ou à ces « reportages du Front » trop souvent pris, hâtivement, sur la proche frontière de la « Zône des Armées », et qui nous valurent le type exécrable du Poilu cascadeur, faisant des pieds de nez aux Boches sur le dessus de la tranchée, et appelant sa baïonnette « Rosalie » .....

Il y avait là pour les auteurs un écueil terrible, où les meilleurs ont échoué, et je ne puis dire que M. de Rougé l'ait toujours évité... je crois même, Dieu me pardonne, qu'il nous a parlé de « brandir Rosalie » !... Aussi, malgré l'émotion vraie de pièces comme celle où il nous dit la mort de Pierre de Terves, combien je préfère le volume publié après celui-ci, les *Pages Romaines !*

C'est que là l'auteur s'est tracé un plan d'ensemble, que sa connaissance des lieux et sa parfaite possession des auteurs latins l'ont heureusement servi, et que la grandeur de son sujet l'a fortement inspiré. *« Marquer les heures principales de Rome au cours de ses évolutions, à chacune de ces heures demander un épisode qui fixe les mœurs et le caractère de l'époque »*, tel fut le dessein de M. de Rougé. Il est malheureusement impossible, dans une si courte étude, d'analyser ou de citer des pièces comme *L'Angelus*, *La Dernière Heure d'Ovide*, *Le Pape*, ou cette

Mort du Tasse, qui offre, avec moins de concision, des ressemblances avec le beau poème de Paul Sonniès sur la mort de Du Bellay, que nous avons cité. A peine pourrons-nous extraire quelques vers de la dernière page du livre :

Tout à l'heure on eût dit qu'avant de s'incliner
Au sourire du soir venu pour l'entraîner.
Le soleil ébloui de sa propre lumière
S'attardait au regret de finir sa carrière...
Dans la pourpre et l'azur d'un merveilleux décor
Saint Pierre se nimbait d'une poussière d'or...
Les marbres s'allumaient sur les larges façades
Et leurs flammes couraient le long des colonnades....

Et puis l'ombre est sortie à travers le pavé..
Elle monte et s'étend : c'est l'heure de l'Ave.
L'Ave ! pieux soupirs mélangés de prière...
Et la nuit maintenant a déployé ses ailes...
Et le silence dort aux quatre cents chapelles...
Et je veille... Mon rêve a repris les détours
Des siècles dont ces lieux ont vu passer le cours :
Les morts de tous les temps, secouant la poussière,
Ont rassemblé leurs os pour sortir de la terre,
Et défiler sous mes regards épouvantés......

BIBLIOGRAPHIE. — *Epaves*, poèmes, Paris, Bernard-Grasset, 1913. — *Poèmes du Temps de Guerre*, ibid. 1917. — *Pages Romaines*, ibid. 1920. — *Autour de la Guerre*, esquisses et profils, Paris, Berger-Levrault, 2 volumes, 1916-1917. — (Sous le pseudonyme de PIERRE CHERRÉ) : *La Métairie de Chantemerle*, roman de guerre, Angers, Librairie Chaperonnière, 3 volumes, 1915-1916-1917. — *La Cloche de Bourdigné*, roman de guerre, ibid. 1918.



Auguste PINGUET

Né à Angers en 1863, M. Auguste Pinguet est resté résolument fidèle à sa petite patrie, et je ne crois pas que de tous nos Poètes aucun soit plus entièrement régional, car, si, des trois volumes de vers qu'il a publiés jusqu'ici, tous trois édités avec un soin et un luxe typographique qui dénotent ses goûts affinés d'artiste, le dernier en date est plus rempli du dialogue mélancolique du Poète avec son âme, les deux premiers, en revanche, s'inspirent uniquement de l'Anjou, de ses paysages, de ses aspects, de ses souvenirs, de ses coutumes, et de ses légendes.

Le Comte Louis de Romain, le grand artiste qui a laissé un tel vide dans la vie intellectuelle angevine, écrivait dans la préface de la « *Chanson de l'Anjou* », le premier livre d'Auguste Pinguet : « *Tout ce que la terre angevine offre à ses regards est précieux à son âme... il célèbre tout ce que produit notre sol, décrit avec enthousiasme la gaîté de nos boulevards, et ressent les jours de marché en face des étalages de nos fleuristes le plaisir sensuel et païen qu'avaient les Dieux devant les Hébés et les roses* ».

Facteur d'instruments de musique, M. Auguste Pinguet sait qu'un virtuose habile peut jouer toutes les mélodies sur un monocorde, et il a fait et tenu la gageure d'écrire en sonnets, uniquement, tout ce volume : cent cinq sonnets, où comme en autant d'aquarelles passent sous nos yeux les champs et la ville, les fruits, les fleurs, les légumes même, chers à son cœur comme à celui de la Comtesse de Noailles ; voici la Cathédrale, son portail et ses orgues, et la CITÉ

Tours gothiques ; pignons surplombants sur la rue ;
Girouettes grinçant au moindre coup de vent ;
Boutiques sombres dont se disloque l'auvent ;
Vieilles filles en groupe et de mine bourrue ;

Prêtres rêveurs marchant sans bruit dans l'ombre accrue ;
Froids hôtels démodés par le temps décevant.

Calme de cloître, paix mystique de couvent ;
Vision de cornette aussitôt disparue ;

Pavés herbeux ; échos répercutés des pas ;
Chats ronronnant au seuil triste d'un logis bas...
— Oh ! ce silence, Angers, plein de mélancolie,
Tel un vaste linceul épars sur ta « Cité » !
Oh ! cette ville morte et comme ensevelie,
Entre ta cathédrale et ton château ridé !....

Et voici les vieilles maisons, le marché aux fleurs,

LA PROMENADE DU BOUT-DU-MONDE ET SON PANORAMA :

Des arbres et des tours, un mur aux flancs moussus ;
Des toits, des jardinets, des roses clairsemées ;
Plus loin, des toits encor, des arbres, des fumées,
Et puis un vague bruit de chars inaperçus.

Et puis un dôme : et puis, bourdonnant au dessus
Des faîtes, trois clochers : silhouettes aimées ;
Et puis la Maine scintillante et ses armées
De peupliers, et ses côteaux bleus et cossus...

Et puis, là-bas, à droite, un train qui souffle, tousse...
A gauche, le vieux bourg de Pruniers dans la mousse...
Et puis... et puis... les paysages supposés...

Le Rêve voletant, tel un vol blanc de plumes,
Par delà les côteaux de rosée arrosés,
Par delà l'horizon, dans la gaze des brumes...

Et le Poète franchit les limites de l'Octroi, et nous emmène vagabonder avec lui sur les routes de l'Anjou, parmi nos cités coquettes et nos paysages apaisants...

Dans les *Nouveaux Poèmes de l'Anjou*, le voyage continue ; ne croyez pas que de cette unité d'inspiration découle la moindre

monotonie : le thème est assez vaste pour que le Poète, parcourant son Anjou aimé, ne retrouve pas les mêmes ornières ; la forme non plus, souple et variée, ne risque pas de fatiguer le lecteur, car cette fois Pinguet s'est complu à tous les jeux : rondeaux, ballades, villanelles, triolets, toutes ces précieuses compositions traditionnelles trop délaissées aujourd'hui ; il s'y trouve étonnamment à l'aise, et n'y semble pas connaître de difficultés ; voyez plutôt ce

RONDEAU POUR FIXER ET REGRETTER L'ANCIEN ASPECT DE LA RUE SAINT-LAUD

Au bon vieux temps tu souriais, ô rue !
Sous le soleil dardant sa lueur crue
Tes gais logis se dressaient familiers ;
Ils n'avaient pas l'orgueil des hauts piliers,
Le front sévère et la mine bourrue.

Ils exhibaient, parfois fort incongrue,
Mainte sculpture à grand tort disparue,
Dont s'amusaient carcassiers et drapiers
Au bon vieux temps.

On s'y gaussait *parmi la foule accrue !*
Aussi quels cris ! Las ! plus rien ne s'y rue ! —
Quand, égayant ses huis hospitaliers,
Le carnaval, fourmillant d'escholiers,
Y bruissait, houleux comme une crue,
Au bon vieux temps.

Mais l'aile du Malheur a touché le Poète, et son ombre obscurcit le chemin fleuri ; et voici le troisième volume, que Pinguet a intitulé simplement : *Le Poème...* Mlle Mathilde Alanic, qui en a donné une belle analyse, dit fort justement : « *Ce titre, sobre et grave, résume admirablement le sens de l'œuvre : c'est bien le Poème de la Vie, la vie d'une âme en lutte avec les contingences terrestres et avec ses propres rêves...* »

La place m'est trop mesurée, et je craindrais de mutiler par des citations trop courtes les belles pages lyriques de cette œuvre ; je n'en retiendrai que l'émouvante prière qui la termine :

... Mais pourrai-je jamais me détacher des choses ?
Ecouter mieux mon âme et beaucoup moins mon cœur ?
Vous réserver, Seigneur, pour vous seul, ma vigueur ?
Vous aimer davantage en aimant moins les roses ?

Quand je pleurais de joie aux chemins où j'allais,
Respirant les parfums que vous aviez fait naître ;
Quand j'adorais le soir divin de ma fenêtre,
Je croyais que c'était Vous-même que j'aimais !

Je vous aimais dans la beauté des paysages !
Je vous aimais dans le soleil, dans les essaims !
Dans les petits oiseaux, frères des plus grands saints !
Dans les ruisseaux qui vont lumineux et si sages !

Je vous trouvais dans les buissons, dans les bleuets !
Dans les grands blés priants semés par Pierre et Jacques !
Dans le son de la brise et des cloches de Pâques !
Dans l'infini des flots sans cesse remués !

Et c'étaient des credos plein d'amour, que mon âme
Vous adressait ainsi du faîte des côteaux !
Mais, Dieu juste, puisqu'il vous faut d'autres credos,
Vous-même, accordez-moi la nécessaire flamme !

BIBLIOGRAPHIE. — *La Chanson de l'Anjou*, Angers, Siraudeau, 1902. — *Les Nouveaux Poèmes de l'Anjou*, ibid. 1910. — *Le Poème*, Angers, Grassin, 1920.

(M. A. Pinguet nous annonce la parution prochaine d'une nouvelle édition de la *Chanson de l'Anjou*, et de deux recueils nouveaux : *Cantiques de la Mer*, et *Les Oasis et les Lassitudes*.)

Emile MARCHAND

Au rebours de Pinguet, Emile-René Marchand n'est Angevin ni d'origine, ni d'exclusive inspiration : Né à Saint-Jean-de-Boiseau, dans le Pays Nantais, en 1863, il a acquis droit de cité en Anjou par près de trente ans de collaboration quotidienne au *Petit Courrier*, où ses chroniques journalières, pleines de bon sens, tirent des évènements mondiaux d'utiles leçons de choses. Avant de faire partie de la Presse Angevine, où il ne compte que des sympathies, il avait débuté à Nantes, en publiant dans les principaux journaux de cette ville des chroniques fantaisistes et littéraires ; il a collaboré à diverses revues.

Emile Marchand a fait paraître chez l'éditeur parisien L. Vasnier, sous le pseudonyme *d'Aymerillot*, deux plaquettes de vers : *Douceur d'Aimer*, et *Il Faut Aimer ;* il y a aussi fait paraître une étude sur le peintre Henri Picou, l'émule de Gérôme.

« Faites des vers pour vous et vos amis », lui avait dit Coppée ; Marchand a pris si bien à la lettre la parole du Maître, qu'il ne s'est jamais inquiété du sort de ses deux plaquettes, aujourd'hui introuvables, qu'Adolphe Brisson, dans les Annales, avait pourtant appréciées dans les termes les plus louangeurs.

(En collaboration avec quelques amis, il a fait paraître aussi une plaquette intitulée *Les Eglantines*, honorée d'une préface par Lecomte de Lisle).

La vie a passé, avec ses absorbantes occupations quotidiennes, ses déceptions, ses deuils, ses peines, et le pimpant Aymerillot a laissé choir sa viole enrubannée ; mais on n'est pas impunément poète, et Emile Marchand rime maintenant des chants plus graves, telle cette douloureuse élégie, où saigne la plaie d'un cœur paternel incurablement blessé :

POUR SA FÊTE

Ce matin, dès que l'aube eut azuré les cieux,
J'ai pensé qu'aujourd'hui c'était ton jour de fête,

Et, le long des faubourgs encor silencieux,
J'ai suivi pas à pas la route déjà faite.

J'ai parcouru le triste et douloureux chemin
Qui mène vers l'enclos fatal où tu reposes ;
J'y suis allé tenant un bouquet à la main,
Un bouquet de lys blancs où se mêlaient des roses.

J'ai cru que tu serais contente, et dans ce jour
Qui pour moi possédait autrefois tant de charmes,
Je t'ai porté mon cœur avec tout son amour,
Je t'ai porté mes yeux avec toutes leurs larmes.

Vers le granit scellé qui te dérobe à moi
Je me suis avancé dans mon affreux martyre,
Et, prosterné pour être encor plus près de toi,
J'ai voulu te parler et n'ai rien pu te dire.

Que t'aurais-je donc dit avec mon cœur brisé
Qui venait te donner le meilleur de lui-même,
Puisqu'il reste pour toi toujours inépuisé,
Et que tous mes sanglots te criaient que je t'aime.

O mon Dieu ! Je n'ai pas blasphémé contre vous
Parce que j'ai connu la souffrance éternelle,
Parce que je reviens ici d'un pas jaloux,
Et que je m'agenouille en pleurant auprès d'elle.

De lys épanouis et de roses en fleur
J'ai parfumé la tombe sainte, ô ma jolie,
Où j'ai vu, l'autre automne, à travers ma douleur,
Disparaître à jamais ta grâce ensevelie.

Et j'ai repris le triste et pénible chemin,
Regagnant lentement les lares solitaires.
Folle était ma pensée et vide était ma main,
Et mon cœur en lambeaux saignait le long des pierres.

Henry CORMEAU

Voici qu'après Emile Marchand la date de sa naissance appelle Henry Cormeau : Né à Beaupréau le 21 janvier 1866, il fut successivement imprimeur et journaliste ; il est aujourd'hui Juge de Paix à Seiches, où il vit dans la tranquilité du sage.

Henry Cormeau est un des talents les plus personnels de l'Anjou : ses livres, qu'il imprime lui-même avec le soin le plus somptueux, méritent d'être recherchés des bibliophiles autant que des lettrés, car plusieurs n'ont jamais été mis dans le commerce, et il ne les a offerts qu'à quelques amis ; l'un d'eux ne fut tiré qu'à cinquante-cinq exemplaires — luxe de grand seigneur, geste de grand seigneur de lettres aussi.

Il a publié un volume de vers, *Le Temps d'Amour ;* un roman précieux, *L'Imagerie aux Chimères ;* un peu banal recueil de folklore, *Terroirs Mauges*, le plus littéraire et l'un des plus précieux ouvrages de cette nature ; enfin, sous forme de roman, un volume intitulé *Le Mal Joli,* d'une extrême originalité, où abondent des notations de paysages, des rappels charmants de folklore, de subtiles analyses d'âme, des morceaux d'existence si intensément rendus qu'on soupçonne l'auteur de les avoir vécus lui-même, et d'avoir mêlé à la fiction de ce livre aimable et prenant un peu d'autobiographie ; il est du reste impossible d'analyser sans le trahir ce volume de près de cinq cents pages, où l'on prend un plaisir étonnamment varié.

Poète lyrique au charme délicat, passionné et douloureux souvent, Henry Cormeau nous livre, ce semble, le secret de son âme insatis-

faite dans ce sonnet préliminaire qu'il a mis en tête de son *Temps d'Amour :*

SONNET PRÉLIMINAIRE

J'ai recueilli toutes ces choses
En souvenir de mes vingt ans,
En voyant fuir les vols d'instants
De la fleur des saisons écloses.

Tout s'endort au rythme du temps.
Adieu jeunesse, amours sont closes !
Ce n'est pas en sauvant des roses
Qu'on éternise le printemps.

Hors de l'horloge la belle heure
Qui s'évade, s'efface et leurre
Ceux qui croient la voir accourir.

La chaîne des âges m'ennuie.
Je n'ai plus d'amour que ma vie,
Et pas de but que d'en mourir.

Ce n'est pas tout-à-fait exact, du reste, — il ne faut pas demander aux Poètes trop d'exactitude — Henry Cormeau a au moins conservé un amour, celui de son Anjou, de son Terroir Mauge, et un but, celui d'en faire connaître et aimer l'âme ; il l'a fait avec tant de ferveur et tant d'art à la fois, il y a si bien réussi, que les Angevins lui doivent en être à tout jamais reconnaissants, et doivent mettre son nom parmi les plus hauts de ceux de chez nous ; je le dis sans flatterie aucune, et non par un sentiment de sympathie personnelle qui n'aurait pas de poids ici.

Citons encore, pour sa grâce, cette pièce délicieuse :

PRINTANIÈRE

Violette du renouveau,
Qui t'inclines d'un air dévôt

En ta chapelle de brins d'herbe,
Ta senteur, absente longtemps,
Première chante le printemps,
Comme un parfum sourd d'une gerbe.

On croirait voir sur un cheveu
Un tout petit papillon bleu.
On craint qu'un souffle ne t'entame,
Dans ton satin et ta couleur,
Chère âme de petite fleur,
O cher souffle de petite âme !

Tu reviens, en coiffe de deuil,
Lasse de l'hiver, voir au seuil
Si le printemps point sur ta route.
Las ! retournent aux champs herbeux
L'amour, les abeilles, les bœufs,
Ce qui butine et ce qui broute.

Frêle clochette, sonne donc !
Le hallier s'emplit de fredon,
La plaine est toute endimanchée...
Et sonne aux soleils défroidis,
Violette du reverdis,
O violette humble et cachée.....

Tous les vers ne sont pas nécessairement de la poésie, et nous savons trop qu'il s'en faut, hélas ! et toute prose n'est pas dénuée de poésie, témoin cette page que je découpe dans la préface des *Terroirs Mauges,* si musicale, et si évocatrice d'un de nos paysages familiers :

L'EVRE

..... Pas un autre que ceux de chez nous n'a suivi l'Evre se promenant nonchalamment sous les coteaux sauvages qui l'encaissent, s'amusant à faire tiretaquer ses moulins au battement desquels répondent les autres petits moulins de ses multiples affluents ou

sous-affluents, et à emporter à la Loire le mirage de tant de jolies figures en coiffes, les poses de tant de buandières librement troussées qu'elle a surprises penchées sur son cours.

En arrivant au Vieux-Marillais, l'Evre s'assagit, coule droite et fière, comme la Loire. J'ai toujours pensé qu'elle avait peur que le fleuve lui fît honte, car toujours de la sorte les petits se rangent en public à l'exemple des grands. Mais quand personne ne la voit, de la Jubaudière à la Chapelle-Saint-Florent, quand personne ne la voit que ses amis mauges, que de détours faits exprès pour ralentir sa marche, et que d'enlacements câlins ! On dirait que sa peine de nous quitter la force à se retourner à chaque détour, et que les arbres de la rive ont des doigts pour retenir le ruban de sa robe ou tirer le fil de sa quenouille, et que le pays qui la garde entre ses bras la berce et l'endort ; et quand on la croit en allée, là-bas, sous les arbres, elle réapparait au loin comme renversée, toute étendue, comme évanouie.....

Cette douce Fée rustique qui fuit entre les arbres, n'est-elle pas la sœur espiègle de la Reine que Jules Lemaître nous fit admirer dans son magnifique sonnet de *La Loire ?* Et la prose harmonieuse de Cormeau n'est-elle pas aussi chantante que des vers ?

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies, Paris, Vanier, s. d. *Le Temps d'Amour*, poésies, Paris, P. Sevin, 1889. — *L'Imagerie aux Chimères*, roman, hors comm. 1906. — *Terroirs Mauges*, « *Miettes d'une Vie Provinciale* », 1re éd., 1 vol. hors comm. 1909. — 2e éd. 2 vol. Paris, Crès 1912. — *Le Mal Joli*, roman, ibid. 1920.

(Henry Cormeau prépare, pour faire suite aux *Terroirs Mauges*, sous le titre de *Les Cloches de nos Clochers*, un essai sur la phonétique dans les Parlers du Bas-Anjou).



Maurice COUALLIER

Si j'en croyais une lettre personnelle, reçue récemment, le Poète Maurice Couallier, né à Brissarthe en 1869, serait « *mort à une date incertaine entre 1915 et 1916* », ce qui veut dire en bon français que si Maurice Couallier est toujours vivant, le Poète qui est en lui a renfermé définitivement sa lyre dans le tiroir aux oublis de quelque armoire de campagne... Laissez-nous croire le contraire, ô Couallier : Vous avez trop bien fait pour vous arrêter en chemin ; et les serments des Poètes sont vains comme ceux des femmes.....

Il est vrai que cet auteur original s'est obstinément dérobé jusqu'ici à recueillir en un volume — ou en plusieurs — ses vers épars un peu partout ; Prix de Poésie de l'Académie Française en 1909, pour une magnifique ode « *Au Drapeau* », il s'était fait dans les milieux poétiques une place de choix ; son « *Don Quichotte* », récompensé et joué par la « Revue des Poètes » ; son « *Tombeau de Virgile* », souvent représenté depuis, mais interprété pour la première fois au Théâtre de Verdure de Liré par ces deux Grands Artistes Angevins, Mme Lherbay, et notre regretté Duquesne, avaient connu le plus favorable accueil ...

Sa vie de Professeur à Paris — la vie de Paris et la vie de Professeur — lui causèrent à la fin une si insurmontable lassitude que, laissant là élèves et confrères, Maurice Couallier s'est retiré voici quelques mois en un ermitage du Pays Fléchois où, dans le calme des champs, il élève des abeilles, et néglige ses amis... Elever des abeilles, c'est encore une façon d'être Poète, et de rendre hommage à Virgile ; tel Virgile, inspiré par le murmure harmonieux des butineuses, sans doute nous donnera-t-il quelque jour, bien qu'il s'en défende, de nouvelles Géorgiques Angevines...

En attendant cet heureux évènement, relisons ce *Tombeau de Virgile,* ou le Poète a enchâssé dans une ingénieuse fiction des vers

parmi les plus beaux qui soient à la gloire de l'Anjou : écoutons Du Bellay, qu'il met en scène près du Tombeau de Virgile, à Naples, dire à la jeune Grazzia, petite-fille d'un compagnon du Roi René, le charme inoubliable et l'attrait nostalgique de notre Pays et de sa grâce mesurée, sa Loire, son Vin, ses Coiffes, et l'Ardoise fine :

Mais là-bas... C'est l'Anjou... C'est la plaine infinie
Qui se déroule ainsi qu'une lente harmonie...
C'est l'infini des champs, des bois et des vergers,
Où, glisse le frisson des feuillages légers,
Où, dans l'encadrement bleuâtre des collines,
Les peupliers, dressés comme des javelines,
Et les saules, vers qui se penchent les ormeaux,
Font des nids de verdure aux paisibles hameaux....
C'est la Loire... couleuvre aux écailles nacrées,
Qui s'en va paresseuse emmi l'herbe des prées,
Et qui les jours d'été semble chauffer son flanc
A la molle tiédeur du sable étincelant...
Ce sont les bons clochers, coiffés d'ardoise grise,
Qui le soir, émergeant de la brume indécise,
Versent le calme apaisement des angelus
Aux nids, sous la feuillée, aux fleurs, sur les talus...
C'est le pays des eaux claires, des eaux dormantes
Parmi le frais enclos des iris et des menthes...
C'est le pays où sont, dans la brise, mêlés
La senteur des foins mûrs et l'hymne d'or des blés :
Et ces eaux, cette paix et cette transparence,
C'est toute la douceur du doux pays de France.

. . . .

Ecoute donc, enfant... Je pourrais jusqu'au soir
Te dire sa beauté, sa grâce, ses collines
Dont la ligne bleuit lorsque les jours déclinent,
Aux baisers du soleil offrant leur flanc divin,

Où mûrit la douceur généreuse du vin,
En attendant qu'un jour, aux pressoirs de Septembre,
Ruisselle le sang clair des lourdes grappes d'ambre...
Car dans son vin léger l'Anjou fleurit encor !
Son vin, cristal où flotte impalpable de l'or,
C'est, — au cœur des hivers, — du soleil qui flamboie ;
C'est le blond éléxir du rire et de la joie ;
C'est la liqueur où dort la chanson des oiseaux,
Tout l'arôme des fleurs et la fraîcheur des eaux....
Et plus que l'Hippocrène et mieux que l'ambroisie,
Enfant, le vin d'Anjou... c'est de la poésie !

. . . .

Je pourrais te parler encor des verts sentiers
Où les blancs aubépins mêlent aux églantiers
Leur miel et leurs parfums que pillent les abeilles...
Ah ! que de souvenirs en mon âme s'éveillent !

. . . .

Voici, parmi la paix chantante des Dimanches,
Toute l'éclosion fraîches des coiffes blanches,
Et tous les rires clairs mêlés aux carillons...

Car les coiffes d'Anjou, ce sont des papillons,
De grands papillons blancs, qui, palpitantes ailes,
Se posent sur le front en fleurs des jouvencelles.

. . . .

L'ardoise !... O souvenirs !... L'ardoise bleue et fine,
C'est le vrai marbre, enfant, de la terre angevine !
Non le marbre orgueilleux de ces temples détruits
Mais un marbre imprégné du sombre azur des nuits.
C'est le sang bleu qui court sous la verte prairie,
Une roche qu'un dieu de rêve aurait pétrie
Du bleu profond du ciel et du bleu clair des eaux...,

L'ardoise, c'est le toit où nichent les oiseaux,
Qu'on voit luire au printemps sous les gouttes de pluie,
Mais que le gai soleil d'un baiser tiède essuie ;
C'est pour le voyageur qui l'aperçoit parmi
Les sveltes peupliers, comme un sourire ami...
L'ardoise c'est enfin — dans l'étroit cimetière —
Pour les vieux dont la Mort a fermé la paupière,
La stèle qui redit leurs noms à l'étranger,
Et sous laquelle on dort d'un somme plus léger...

Terminons cette étude sur Maurice Couallier, en citant, à l'intention du Poète lui-même, et pour le rappeler à la bonne tâche, ces vers extraits de *Don Quichotte* (Scène III) :

Le plus humble trouvère ici-bas a sa tâche :
Il doit être, en dépit du monde indifférent,
La bouche qui répond et l'âme qui comprend.
Même obscure, sa vie est l'anneau qui relie
L'Avenir qui se cache, au Passé qu'on oublie !

. . . .

Poètes inconnus ou pauvres chevaliers,
Qu'importe que demain vos noms soient oubliés,
Pourvu que votre rêve incessamment renaisse
Toujours plus beau dans son éternelle jeunesse !
L'inévitable loi des choses d'ici-bas
Ne peut rien contre vous : L'Idéal ne meurt pas !

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Avant-Garde*, poème (récompensé par l'Académie Française) s. l. n. d. — *Don Quichotte*, un acte en vers, Paris, Plon, 1906. — *Au Tombeau de Virgile*, un acte en vers, Angers, Imprimerie spéciale de « L'Angevin de Paris », 1909. — Le même, édition de luxe des « Artistes Angevins », avec une préface de M. René Bazin, et des illustrations de Mme Desbordes-Jouas, Lud. Alleaume, A. et G. Chanteau, Alb. Launay, Tessier, Ch. Jouas, Marc Leclerc, etc. Paris, 1912.

(Ses autres œuvres, écrit-il, « se couvrent lentement d'une humble poussière dans un cartonnier vert et acajou... »).

Eugène ROUSSEL

Né à Angers, le 18 septembre 1871, Eugène Roussel y fit ses études au Lycée, fut envoyé comme boursier de mérite à Henri IV, et passa sa licence ès-lettres en Sorbonne en 1895. Il est actuellement Chef de Division à la Préfecture de Police.

Comme Couallier, c'est un lauréat de l'Institut, qui lui décerna par trois fois le Prix Rossini, à partager avec Alfred Coupel, autre Poète Angevin dont nous ferons plus loin la connaissance.

Dès 1898, il publiait un recueil de vers : « *Rires et Noises* », où il s'affirmait Poète délicat, et véritable virtuose du vers. Le « *Retour au Pays* », représenté avec un éclatant succès par Duquesne et Mme *Lherbay* à Liré ; *Anne-Marie* », légende bretonne, en collaboration avec Coupel, et quantité de pièces non encore réunies en volume, sont venues depuis augmenter son bagage littéraire ; l'essor pris par le mouvement régionaliste angevin a été pour lui particulièrement fécond : cette « Chanson Bachique », légère et gaie comme il convient à son titre, est un hommage du Poète à son Pays :

CHANSON BACHIQUE

Nous en boirons, de ce vin là
Qui des vignes d'Anjou coula,
Nous en boirons puisqu'il est bon,
Et, comme dit le vigneron,
Ça préserve du choléra...
Tra de ri de ra !

Du vin, c'est du sang ; le sang, c'est la vie.
Qui de nous, mortels, n'a l'envie
De signer un bail de cent ans ?
Le mien docteur, nommé Grégoire,
Dit que la recette est de boire
Le jus des raisins éclatants !
Nous en boirons, de ce vin là !
Tra de ri de ra !

Mais boire du vin, ça rougit la trogne,
C'est plaisir crapuleux d'ivrogne,
Dit la Mode — qui boit de l'eau...
La Mode ose là se permettre
Une insulte au Soleil, le Maître
Qui nous fit ce joli cadeau.....
Nous en boirons, de ce vin là !
Tra de ri de ra !

Le vin, c'est l'humeur aimable et joyeuse,
Tandis que l'eau n'est qu'une gueuse
Qui se dit Vierge, étant poison .
Elle vous rend mélancolique,
Et vous donne, en plus, la colique !...
Mais je connais la guérison :
Nous en boirons, de ce vin là !
Tra de ri de ra !

O frères d'Anjou, cousins de Bourgogne,
Chantez le vin, et sans vergogne
Buvez-en, buvez-en toujours !
De pourpre ou d'or, le jus des vignes
Charmera vos heures malignes
Et fera fleurir vos amours !

Nous en boirons, de ce vin là
Qui des vignes d'Anjou coula,

Nous en boirons puisqu'il est bon,
Et, comme dit le vigneron,
Ça préserve du choléra...
Tra de ri de ra !

Toutefois cette pièce d'un caractère spécial est insuffisante pour nous permettre de juger même sommairement le talent d'Eugène Roussel, et sa poésie de facture habile, un peu précieuse parfois, souvent peu profonde, et qui ne s'embarrasse guère des grands problèmes philosophiques : Eugène Roussel n'a rien d'un prophète ni d'un élégiaque ; il ne gémit ni ne vaticine, et s'il lui arrive de s'arrêter devant la « Lande Grise » ou le « sublime Océan », il les traite plus en aquarelliste qu'en peintre de fresques ; mais il sait à ravir ciseler le vers, et les compositeurs le savent, qui le recherchent comme « parolier » ; il manie élégamment la strophe pimpante et légère, il excelle à broder, à enjoliver, et sa Muse emprunte souvent la robe pailletée de Colombine... Assistons plutôt à la toilette du Chevalier Printemps :

LE PRINTEMPS

Le Printemps léger au manteau vert pâle,
Que l'aube a mouillé de ses pleurs d'argent,
Avant de courir d'un pied diligent
Se mire en la source aux reflets d'opale.

Il craint de trouver l'univers moqueur
Et, coquet autant qu'une jeune reine,
Se frotte de thym et de marjolaine,
Puis vole à la rose un peu de son cœur...

Il pare son front d'aubépines blanches,
Ses cheveux dorés d'un bleu liseron
Et, fier de porter ce clair chaperon,
Risque un œil mutin à travers les branches...

Son sceptre, il le prend sur un sauvageon :
C'est une baguette humide de sève,
Couleur de l'espoir et couleur du rêve
Et dont l'ornement est fait d'un bourgeon.

Il dérobe au tronc d'un chêne robuste,
Tout enguirlandé de lierre amoureux
Le tendre lacet, souple et vigoureux,
Qui, ceignant ses flancs, fait valoir son buste...

Alors, il parcourt les prés et les bois,
Heureux d'apporter dans tout son royaume
Son éclat fleuri, son grisant arôme
Et le charme neuf de sa fraîche voix !

Les oiseaux chanteurs fêtent son passage,
Le ciel lui sourit de tout son azur
Et, sortant soudain d'un taillis obscur,
Eros, son cousin, lui glisse un message

. . . .

Et le Printemps passe et le Printemps rit !
Il sent palpiter ainsi que des ailes
Les êtres vivants entre ses mains frêles :
Son charme est partout, il a tout fleuri...

Et le Printemps passe et le Printemps rit !

BIBLIOGRAPHIE. -- *Rires et Noises*, poésies. Paris, Vanier 1898. — *Anne-Marie* lég. lyr. en 3 actes, coll. av. A. Coupel (Gd Prix Rossini) Paris Mercier 1909. — *Acis et Galatée*, poème musical en un acte (Concours de Rome) coll. av. A. Coupel, Paris, Selva, 1910. — *Conseil d'Ami*, comédie en un acte en vers, coll. av. G. Rondeau, « *Paris-Artiste* » 1909-10. — *Le Retour au Pays*, poème dialogué « *Angevin de Paris* » 1909. — *Un Rendez-vous*, saynète en un acte, « *Paris-Artiste* », 1910. — *La Route Céleste*, poème, « *Paris-Artiste* » 1913. — *Cœurs Bretons*, idylle en vers, « *Les Fleurs d'Or* », 1916.

E. Roussel a écrit un grand nombre de Poésies mises en musique par P. Petrucci, Maud Laurent, E. Saunier, Antoinette Belloc, Gustave Mouchet, R. Grassin, etc.)

Guillaume CARANTEC

Camille Graux — en littérature Guillaume Carantec — est né à Rennes le 30 Novembre 1872. C'est un Angevin d'élection, que des relations de famille amenèrent chez nous, et que la figure de notre Roi René séduisit au point qu'il s'en fit le serviteur fidèle, et qu'il est, de par lui, de la « Maison d'Anjou ».

Il débuta dans la littérature en 1905 par un volume de vers, « *Les Prémices* » ; malgré la virulente préface où il affirmait son dédain de l'opinion et de la critique officielle, l'œuvre fut louée pour l'énergie de sa pensée et la variété de sa technique ; voici comme, par exemple, en un raccourci original, Carantec met en scène l'histoire de notre langue :

LA DANSE DES MOTS

Les mots ne courent pas, ils dansent
Sur le papier, prestigieux
Comme des pantins ou des dieux.
— Les vieux mots gaulois se balancent
Avec des gestes grâcieux,
Un pied au sol, la tête aux cieux.

— D'autres, plus graves et plus chastes,
Font des quadrilles réguliers
Qui ne sont jamais familiers.
Ces favoris des nobles castes

Par Hugo furent oubliés
Sous le talon de ses souliers.

D'autres, pimpants, Louis-quinzièmes,
Fanfreluchés et polissons,
Dansent la gavotte en chaussons.
Ils semblent dire au papier blême :
« Nous n'appuyons pas, nous glissons,
« Le Roi cherche des paillassons ».

Un groupe valse, tourbillonne,
Soulève une poussière d'or :
« Bravo, l'orchestre ! Encor, encor !
Notre victoire se claironne ! »
Et l'orchestre donnant l'essor
Conduit tous ces fous à la mort.

— Puis se dandinent dans leurs loques,
Restaurés, gauches et mielleux,
Les mots bourgeois en habits bleus.
Ils sont pudibonds et baroques,
Prudhommesques, méticuleux,
Pantalonnés par les bas-bleus.

Le romantisme passe en houle
Avec de grands yeux larmoyants
Sur l'épaule de trois géants ;
« Quel charivari ! » fait la foule.
Les mots nouveaux, danseurs brillants,
S'évaporent impatients.

Flaubert et Balzac. La Nature
En sa hideur, en sa beauté,
S'échappe avec la Vérité
Du puits profond de l'écriture.

Sous les bonds de cette clarté
Le papier cède épouvanté.

— Un cri s'élève : Décadence !
Des mots anglais, teutons, chinois,
Exhibent leurs vilains minois...
Français, c'est la dernière danse !
Mâchons du foin, cassons des noix,
Nous avons perdu Fontenoy !

Mais où Carantec a trouvé sa voie, c'est dans l'œuvre, aussi originale dans sa conception que dans sa forme, qu'il a intitulée *Gestes et Dires du Bon Roi René :* pour rendre hommage à son pays d'élection, il lui a semblé que nulle figure, dans notre histoire, n'était plus angevine que ce « Bon Roi René » dont la mémoire est encore chez nous si fortement populaire. Ce n'est point le fait d'un esprit banal que de se faire ainsi le courtisan et le troubadour d'un Roi mort depuis plus de quatre siècles ; de telles courtisanneries sont aussi rares que méritoires, et rien n'est moins dans la note arriviste de notre époque, que ce dévouement sans espoir de retour... J'ai prononcé le mot de « Troubadour », et vraiment je n'en sais pas de plus juste pour qualifier cette véritable « Chanson de Gestes », où un Poète très moderne a si puissamment retrouvé une âme médiévale :

FANTOME ROYAL

L'an mil quatre cent huit, seizième de janvier
Naquit, par volonté divine,
L'illustrateur et l'héritier
Des vertus de l'âme angevine.
Amour le sut bercer dans ses bras étourdis,
L'Art le charma dès son jeune âge.
Il fit sur terre un beau voyage
Avant que d'être en Paradis.

*
* *

Passant, quand tu verras les caresses du Loire,
Flatter la poupe des voiliers,
Songe que ses grands flots d'azur portent la gloire
Du plus parfait des chevaliers ;

Que la flotte angevine appareille, essaim rose
D'ailes qui s'enflent au soleil,
Que le bon roi René, prince d'apothéose,
Epand son prestige vermeil ;

Que l'été berce au doux babillage des rêves
Son cœur tendre et ses yeux ravis,
Et que la reine Jeanne et que l'or fin des grèves
Inspirent ses joyeux devis ;

Que l'étendard fleurdelysé gêne les arches
Du vieux pont de bois, étonné,
Et que des mendiants, sublimes patriarches,
Suivent l'étoile de René ;

Que des juifs, des lépreux, des fous et des poètes,
Gloire de son règne incertain,
Accompagnent le bruit magique de ses fêtes
Vers l'azur du pays latin.

*
* *

L'an mil quatre cent huit, seiziéme de janvier,
Naquit, par volonté divine
L'illustrateur et l'héritier
Des vertus de l'âme angevine.
Amour le sut bercer dans ses bras étourdis,
L'Art le charma dès son jeune âge,
Il fit sur terre un beau voyage
Avant que d'être en Paradis.

Avant que d'être « en Paradis », le Roi René, trahi et abandonné par les Puissants du Monde, mais adoré des Humbles, adressait à son neveu et successeur Charles d'Anjou cette belle parole qui résume toute sa vie : « *Aimez vos peples comme je les ai aimés* ». Il fit une fin douloureuse et sereine à la fois, que Carantec a traduite en un acte en vers heureusement intitulé : *Vitrail ;* c'est bien un vitrail, en effet, où le Poète nous semble, dans l'encadrement de quelque ogive fleuronnée, comme l'un de ces pieux *donateurs* dont l'effigie agenouillée sourit doucement, les mains jointes, au bas de la verrière où s'irradie l'apothéose de leur saint Patron.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Prémices*, poèmes, Paris, Sansot, 1905. — *Le Roi Mort « Vitrail »*, en un acte, Paris, éd. des *Argonautes,* 1908. — *Le Roi René*, monographie, éd. de l'*Angevin de Paris,* 1912. — *Gestes et Dires du Bon Roi René,* Paris, Crès, 1914.



Alfred COUPEL

C'est au tour, maintenant, d'un de nos plus charmants Poètes : Né à Saint-Aubin-de-Luigné en 1875, Alfred Coupel, Docteur en Droit et Avocat, publiait en 1902 un premier volume de vers, « *L'Enclos Fleuri* », où déjà se faisait jour un talent tout de charme et d'élégance ; en 1906 il fut lauréat d'un concours du *Journal*. Par trois fois, en 1909, 1910 et 1914, l'Institut le couronna, en compagnie d'E. Roussel. En 1910, il publiait un nouveau volume, *Les Refuges*, dans lequel j'ai choisi, avec le regret de ne pouvoir tout prendre, ce croquis du « *Jardin des Plantes* », où la fantaisie du Poète a fait aborder l'Arche de Noé :

. . . .

Le vieux Noé prit la godille
Et suivit l'oiseau du Seigneur,
En bénissant Dieu dans son cœur
De sauver sa grande famille.

Le radeau paisible flotta
Pendant sept jours à la dérive.
Puis Noé vit enfin la rive
Où Dieu voulait qu'il abordât.

C'était au bord d'un vaste fleuve,
Près des entrepôts de Bercy.
Il jeta l'ancre et dit : « Merci,
Seigneur, qui m'abrégeas l'épreuve !... »

. . . .

Puis, les espèces pullulantes
Rompirent leurs frêles liens,
C'est ainsi qu'aux temps diluviens
Noé fit le Jardin des Plantes.

*
* *

Les bleus matins d'été, les Bêtes,
Par bonds, par cris, à coups de becs,
Se font mille salamalecs.
Quelle aubaine pour les poètes !

Près d'un gras canard patapouf
Se prélasse la riche autruche.
Volubile, dame Perruche
Rit de la Grue en waterproof.

Tout près, sur sa guibolle étique,
Poudreux et chauve, un Marabout
Péniblement met bout à bout
Quelques chapitres d'une éthique.

. . . .

Dans l'or flamboyant de ses plumes
Le Faisan drape son orgueil,
Et le Porc-épic, sur son seuil,
Compte son lot de porte-plumes.

. . . .

Quelques cailloux et trois bûchettes
Font aux Chamois un site alpin ;
Sur le tronc rugueux d'un sapin
Les Mouflons sèchent leurs manchettes.

Le Dain joue à crotte-menu.....

. . . .

Il n'est pas inutile de faire remarquer que ces vers étaient écrits avant *Chantecler*, et qu'Edmond Rostand n'eut le monopole, ni des études d'animaux — toute l'œuvre de Coupel en fourmille — ni des jeux de mots les plus cliquetants ; j'ajouterai qu'Alfred Coupel, s'il en connaît le secret, sait en user discrètement, et voici, dans une note toute différente, un poème d'une haute et sereine inspiration :

ORGUEIL

Ainsi que de blancs vols de cygnes
Qui volent dans l'azur par delà les hauteurs
Sans creuser de sillages,
D'un rythme aérien, splendides et légers,
Les blancs nuages vont au-dessus des clochers,
Au-dessus des villages.

Je les suis du regard, esclave humilié.
Ainsi qu'un chien qui dort, au bout de mon soulier
Une ombre est là, couchée.
Oh ! Comme je la hais de ramper en tremblant,
Là-bas, si loin du beau cortège étincelant,
A ma trace attachée !...

Mais toi du moins, ô ma Pensée, évade-toi !
Suis les blancs pèlerins ! Fais éclater le toit
De ta niche obsédante !
Et d'un seul jet vermeil, vers l'inconnu, vers Dieu,
Va te planter, vibrante, au centre du ciel bleu,
Comme une flèche ardente !.....

Depuis la parution des *Refuges*, Alfred Coupel, hanté sans doute par le titre de son recueil, s'est réfugié, en philosophe, dans ce petit manoir de *La Haie-Longue* qui vit ses jeunes années ; parmi le calme enclos d'un jardin embroussaillé qui descend de terrasse en terrasse jusqu'au Louet — où il court, dès potron-minette, relever ses nasses, car il est grand pêcheur devant l'Eternel, — le Poète a retrouvé ses

amies les Bêtes et ses amies les Fleurs ; il fait dialoguer le vieux jardinier avec la Bête-à-Bon-Dieu — ô la jolie saynète pour un théâtre d'enfants, que cette pièce qu'il me confia, inédite encore, et malheureusement trop importante pour trouver place ici ! Il élève au milieu des fleurs une autre petite fleur blonde et rose, et, dans la douceur intime d'un foyer heureux, prépare sans se hâter un nouveau volume de vers, dont ce sonnet virgilien est une primeur :

A L'OMBRE DES PINS

Ce clair panorama, semé de blancs villages,
T'enchante et tu souris au cieil virgilien
Dont la douceur demeure au pays angevin
Dans sa fraîcheur d'églogue et par delà les âges.

Mais des yeux seulement tu lui rends ces hommages,
Sans songer que ce culte est puéril et vain
Si ton âme n'y sent un plus secret lien
Ni d'autre attrait vivant qu'un beau reflet d'images.

Viens sous ces pins. C'est l'heure exquise où les bergers
Font paître à leurs troupeaux l'herbe en fleurs des vergers,
Où le pêcheur tend ses verveux et ses bosselles.
Ecoutons-les chanter... leur chant est aussi pur
Que celui des pasteurs de Mautoue et Tibur ;
Et tu vois Lydia, voyant ces jouvencelles.....

En parallèle avec cette évocation de l'antique, on lira avec émotion ce joli tableau de plein-air, si simplement et si pleinement familial :

PRINTEMPS

Vers le moulin qui vire et qui blute son blé
Les bambins, sur le pré, vont faire la dînette.
Prés d'eux, un ruisseau siffle un air d'aristonnette.
La nappe est une touffe en fleur de serpolet.

La fraise abonde au bord du joli ruisselet.
Dans un panier de joncs chacun fait la cueillette ;
Tandis que la maman découpe la galette
Et glisse au frais, sous l'herbe, une jarre de lait.

L'eau scintille. Et le ciel est si bleu dans les branches,
Et si roses les bras potelés, hors des manches,
Qu'un plus fervent amour brille au front maternel.

Oh ! qu'ils sont purs, ces tout premiers essors de l'être !...
L'âme est toute clarté tant l'azur la pénètre
Et, comme l'alouette, elle chante en plein ciel...

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Enclos Fleuri*, poèmes. Paris, Lecène et Oudin, 1902. — *Les Refuges*, poésies, Paris, Tassel, 1910.

(Plus trois œuvres en collaboration avec Roussel, déjà signalées à propos de celui-ci, et couronnées par l'Institut : *Anne-Marie*. — *Acis et Galatée*. — *Psyché*. — A. Coupel a écrit encore trois pièces de théâtre, inédites jusqu'à ce jour : *L'Aïeule*. — *Hélène Hergant*. — *Bohême d'Amour*. — Il est aussi l'auteur d'une thèse sur La Responsabilité atténuée).



Aïda De ROMAIN

Que dans cette étude à la gloire de la poésie Angevine un hommage soit rendu au nom de De Romain, nul Angevin ne s'en étonnera : C'est que le Comte Louis De Romain ne fut pas seulement, avec Jules Bordier, le fondateur, en 1867, de cette *Association Artistique*, devenue depuis *Société des Concerts Populaires*, qui a fait d'Angers une des Capitales de l'art Musical Français ; il ne fut pas seulement celui qui, son compagnon disparu, continua pendant près de vingt-cinq ans l'œuvre entreprise, avec cette ardente générosité, et cette compétence artistique qui lui assurèrent un renom mondial. Il fut aussi le fondateur et l'âme de cet *Angers-Artiste* qui ne se borna pas à être l'organe officiel des « Concerts Populaires », et comme une sorte de programme, mais eut vraiment, pour l'honneur de notre Cité, la tenue d'une noble Revue d'Art et de Littérature, où beaucoup de nos Poètes se sont révélés ou confirmés. Et il fut aussi le Père de deux écrivains angevins de grande valeur, en qui revit son âme enthousiaste du Beau, j'ai nommé Mmes Yvonne et Aïda De Romain.

Mme Yvonne De Romain, dont j'ai cité le nom au début de ce travail, n'a malheureusement pas, que je sache, jamais publié de vers ; pourtant l'Auteur des *Dieux Eternels* et des *Destins Eminents de la France* possède cette richesse de rythme et d'images qui fait les vrais Poètes.

Mme Aïda De Romain, qui publia dans *Angers-Artiste* et ailleurs la valeur de plusieurs volumes de critique artistique et littéraire, a écrit et publié aussi, au cours des temps, des vers nombreux que jamais elle n'a rassemblés. Quatre années de courageux dévouement passées

au Front, d'où elle a rapporté une Croix de Guerre bien méritée, ont encore éloigné d'elle, si elle l'eut, la préoccupation de préparer un volume. Quelques amis ont pris ce soin pour elle, et, dans une plaquette signée seulement de trois étoiles, ont, en 1919, réuni trente de ses poèmes, trop faible glane pour une si riche moisson.

C'est de cette plaquette, intitulée *Ailleurs et Autrement*, que nous citerons deux pièces parmi celles qui nous semblent le plus appropriées au caractère angevin de cette étude car, toutes deux, Mmes Yvonne et Aïda De Romain, à l'exemple de Moréas, de Pierre Louys, d'Henri de Régnier, d'Albert Samain, et de tant d'autres, ont voulu, en de nouvelles Panathénées, célébrer le culte et les cultes de la « Grèce immortelle » ; et toute leur œuvre est pleine de ce philhéllénisme artistique.....

Peut-être le style néo-grec de cette période paraîtra-t-il à nos petits neveux aussi artificiel et désuet que nous semblèrent à nous les pompes héroïques de David et de son école... mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. Tenons-nous en seulement à noter que Mmes Yvonne et Aïda De Romain ont pour cette Hellade un peu chimérique délaissé souvent notre Anjou, où elles vivaient, et dont pourtant elles tiennent, peut-être, beaucoup d'elles-mêmes.

Non pas que leur ferveur pour l'antique ne les ait fréquemment, l'une et l'autre, heureusement et mélodieusement inspirées, et ne leur ait dicté nombre d'œuvres d'un art ardemment, mais délicatement sensuel. Mais il me plaît mieux, Angevin, de lire dans les *Destins Eminents de la France* la belle page consacrée par Mme Yvonne De Romain à la Province Française, — et c'est la nôtre qui, visiblement, lui a servi de modèle ; il me plaît plus encore de revoir, dans *Ailleurs et Autrement* ce paysage, si bien de chez nous que j'en pourrais fixer la place exacte, au bord de notre Loire :

LA COLLINE

La colline bleuit, dans l'air calme et dessine
Aux frontières du ciel un fidèle contour.

Elle est tout un trésor de douceur, la colline
Eclose sous un geste du divin amour.

Le couchant s'y oublie en vapeurs opalines ;
Le tendre soir, en s'approchant, la baise au front.
Chaque saison, chaque heure enchante la colline
Où ventent les longs bras des petits moulins ronds.

Les jolis matins blancs vêtus de mousseline,
Les somptueuses nuits en robe de velours
Prodiguent le soleil ou l'ombre à la colline
Et se penchent émus vers elle tour à tour.

Sereine elle s'éploie et rêveuse s'incline,
Elle abrite la vigne et protège le blé,
Elle est tout un trésor de bonté, la colline
Qui prête son flanc riche aux labours ondulés.

Mon âme, soyez simple, alanguie et câline,
Priez l'auguste paix de venir vous fleurir :
Suivez votre destin, comme fait la colline
Sans cet âpre désir de vivre ou de mourir !

Cette colline, ces collines d'Anjou, Mme Aïda De Romain les avait abandonnées ; vers l'Hellade de Praxitèle et d'Anacréon, vers la Rome de Virgile et de Pétrarque, vers l'Italie aussi de Fra Angelico et de François d'Assise, elle a cherché les ciels de rêve, les nuits parfumées, et la « jeunesse éternelle du Monde ». Elle a cru oublier l'Anjou :

Tu n'aimes plus les collines
Qui veillent sur ton pays,
Ni les horizons précis
Où leurs lignes se dessinent.

Tu n'aimes plus la maison
Blanche, ingénue, assoupie,
Où l'on effeuille sa vie
De candeur et de raison.

Tu n'aimes plus les romances
Qui te bercèrent jadis,
Ni les roses et les lis
Au jardin de ton enfance.

Tu n'aimes plus les murs pieux
De l'immobile chapelle
Où chaque tombe s'appelle
Du nom d'un de tes aïeux.

Tu n'aimes plus tes pensées
Ni tes songes d'autrefois,
Et rien ne reste pour toi
De ton histoire passée !

Tu n'aimes plus ton ami
Et le cœur lourd qu'il t'apporte
Te semble une chose morte
Près d'autres... mortes aussi.

Tu voudrais qu'un coin de terre
Humble et doux où tu naquis
Soit peuplé comme Paris
Et galant comme Cythère.

Tu voudrais que le croissant
De la lune coutumière
Jette la même lumière
Qu'au ciel d'un conte persan.

Tu te perds et tu t'épuises
En d'aventureux désirs
Et les noms te font frémir
De Bagdad ou de Venise.

Un beau soir tu t'en iras
Vers l'inconnu, vers l'espace,
Celui qui chante et qui passe
En passant t'enchantera...

Mais chaque jour à toute heure
Tremblant d'un fidèle amour
Il attendra ton retour,
Celui qui pleure et demeure !

Il attend aussi le retour du Poète, cet Anjou auquel tant de douceur native et d'harmonieuse sensibilité l'apparentent. Tout comme l'Ombrie, nos ciels de Loire connaissent

..... les soirs de paix et de bonté
Qui fléchissent le long des vallons argentés,

et l'exemple d'un Du Bellay est là, assez éloquent, pour que la Muse de Mme Aïda De Romain ne craigne pas de l'imiter.

BIBLIOGRAPHIE. — *Ailleurs et Autrement*, poésies, une plaquette, sans nom d'auteur, Angers, G. Grassin, 1919.



R. CHRISTIAN-FROGÉ

Parmi tant de Poètes imprégnés de la « douceur angevine », le talent âpre de Christian-Frogé vient soudain jeter une note inattendue ; c'est que cet Angevin est un déraciné : Né à Vernoil le 17 avril 1880, fils d'Officier, et arraché de bonne heure à son Anjou natal par le hasard des garnisons, c'est de nos provinces alors « annexées » que son âme reçut la plus forte empreinte. Il a dit, dans la *Lyre de Fer :*

Ma jeunesse timide et tendre eut deux patries,
Deux larges horizons, l'un bordé de prairies
Qu'un beau fleuve royal
Coupait d'une onde altière où s'écroulaient des vignes ;
L'autre, plus triste, avec des sapins noirs, des lignes
D'ombre, un vent brutal.....

Et c'est ce vent brutal dans les sapins sombres qui passe souvent dans ses premiers poèmes ; sa lyre est de fer, et sonne à l'unisson des cloches d'Alsace, de l'Alsace en deuil ; et pourtant il n'a pas oublié son passé :

Ma Loire ! Souvenirs dorés du doux automne !
Moulins qui me berciez du geste monotone
De vos bras indolents ;
Iles de sable jaune où des peupliers pleurent...
Ah ! Comme il tient d'amour et d'aube intérieure
En l'âme des enfants !

Il n'a pas oublié, et dans ses errances attristées de mélancolie

douloureuse, au *Jardin des Roses Mourantes*, il évoque les peupliers des bords de la Loire :

Peupliers de mon ciel natal, harpes étranges
Qui vibrez sur la rive où s'écrasent les franges
Des boutons d'or et des chardons,
Peupliers du pays de rêve et d'aube blonde,
Chantez ! Chantez ! loin des mépris lâches du monde,
Dans l'auréole des pardons !

. . . .

Et puis, dans la douceur des soirs baignés de lune,
Quand l'eau s'endort, quand nul clapotis n'importune
L'humble berge aux sentiers perdus,
Fils de la terre en deuil, surgissez, taciturnes,
Comme les bras raidis des tristesses nocturnes
Vers le grand ciel sourd étendus !

Je vous entends, du fond de la ville malsaine,
Chansons des bois, soupirs divins frôlant la plaine,
Vieux accords longtemps oubliés.....
Et mon âme qui rêve à la terre natale
Vole vers vous, là-bas, — là-bas, — dans le ciel pâle,
O mes sublimes peupliers !

La terre d'Egypte, où il s'égara vers sa vingt-troisième année, ne lui laissa pas une empreinte aussi forte que ses impressions d'enfance ; elle lui meubla pourtant l'esprit de belles images, que nous retrouverons parfois dans ses vers.

Mais Elle vient, Celle dont il avait tant de fois pressenti la venue : La Guerre... Et ce fils de soldat court à son devoir. Il se bat, en soldat ; caporal au 43[e] Colonial à Morhange, sergent au Grand-Couronné, Sous-Lieutenant sur la Somme, deux fois blessé, il s'est dépeint sans se nommer, sur son lit d'hôpital, dans *Sous les Rafales*, qui parut en

1916, et fut récompensé de la Bourse Nationale de Voyage :

Ni chloroforme, ni morphine...
Je veux savoir, domptant les nerfs,
Si le cœur aux fièvres divines
Reste l'esclave de la chair.

Je bercerai ce cœur, qui pleure
Tant d'espoirs clairs sitôt sombrés,
En bénissant l'effroi de l'heure
Et ceux qui m'auront torturé.

La Douleur est la grande École.
Soyons fiers de souffrir un peu.
Toute âme ardente qui s'immole
Est un temple où descendra Dieu.

Nommé Lieutenant, il est affecté à un Etat-Major. Il repart, connaît l'empoisonnement par les gaz, et revient enfin Capitaine, décoré de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre, et de la Military Cross ; il a une main mutilée, mais cela ne l'a pas empêché d'écrire, à l'hôpital, en campagne, partout, et, dans le cours de la Guerre, de publier quatre volumes, dont deux de poésies.

Dans *La Petite Ville*, parue en 1918, luxueusement présentée, nous trouvons d'abord, souvenir de temps antérieurs, une série de « pastels » qui seraient plutôt des eaux-fortes, tant le trait en est souvent incisif, et où il a fixés en de brèves notations des mufles de Chef-Lieu de Canton ; voyez ce *« Pur »*, enchâssé dans un sonnet :

UN PUR

Ce bonnet rouge porte un doux nom ; « Bafouilloux ».
Cambrant avec fierté sa taille de pygmée
Il discute de tout, se grise de fumée,
Et crache au ciel, ses pieds traînants dans les égouts.

Il adore le jeu de cartes et les atouts :
C'est ainsi qu'il connut des tactiques d'armée.

Il boit sans soif, par pose, à nerveuses lampées :
C'est ainsi qu'il devint orateur chez les fous.

Gonflé d'ambition haineuse et sans scrupule,
Il recherche l'anonymat et la crapule
Pour éviter les coups qui pleuvraient sur son dos.

Et travailleur de l'ombre, aux lâchetés cyniques,
Il bafouille, salit, dénonce à tout propos ;
Puis il appelle ça : Sauver la République !

Par contraste, dans la seconde partie du livre, sous le titre de « *L'Ame des Ruines* », Christian-Frogé nous donne des croquis de guerre : Villes mortes, Cathédrales meurtries, Christs martyrisés pour la seconde fois... Qui de nous, Combattants, n'a vu dans son secteur l'hallucinante silhouette des « trois arbres » ?

PAYSAGE

La lune jaune est comme un brasier qui se meurt
En l'immensité vide où montent des fusées.
La Ville est un monceau de pierres écrasées...
Le vent qui rôde est lourd de lointaines rumeurs.

Broussaille de démence aux ramures croisées,
Les fils de fer grinçants menacent les hauteurs.
Du fond d'abris visqueux d'invisibles guetteurs
Frissonnent par les trous de capotes usées.

Devant eux la ténèbre étend son cauchemar.
Mais, dominant la pleine où plonge le regard
Des guetteurs éperdus que leur ombre exaspère,

Trois arbres ébranchés se tordent en ce lieu,
Crispés comme jadis les gibets du Calvaire,
Lorsque, battus d'angoisse, ils attendaient un Dieu.

Terminons par cette strophe dernière du poème par lequel l'Auteur

a conclu son livre sur MORHANGE, et où passe tout l'orgueil de la Victoire :

Sonnez, clairons, pour ceux qui tombent !
Un vent de gloire sur les tombes
Frissonne et caresse nos fronts.
Voici fuir la terreur prussienne ! ...
Ce sont les Marsouins qui reviennent...
Sonnez Clairons !

(Christian-Frogé est aussi auteur dramatique, et a eu plusieurs pièces jouées avec succès, entre autres ces *Portes-Glaives* qui suscitèrent, il y a quelques mois, des critiques passionnées. Mais les initiés connaissent aussi de lui un drame évangélique rempli de beautés, qu'ils espèrent voir bientôt sur une scène digne de lui).

BIBLIOGRAPHIE. — *Lorenza*, un acte en vers, Paris, Rey, 1902. — *Au Jardin des Roses Mourantes*, poésies, Paris, Sansot, 1908. — *La Lyre de Fer*, Paris, Rey, 1911. — *Sous les Rafales*, poésies, (Bourse Nationale de Voyage), Paris, Figuière, 1916. — *Morhange et les Marsouins en Lorraine*, récits de guerre (Prix de l'Académie) Berger-Levrault, 1917. — *La Petite Ville*, poésies, Paris, Rey, 1918. — *Les Captifs*, récits de guerre, Paris, Berger-Levrault, 1918. — *La République*, poème, Paris, Devambez, 1920.

Au Théâtre : *Pierrot Viveur*, comédie en un acte, (Les Mathurins) 1906. — *L'Exil de Molière*, un acte, (Odéon) 1921. — *Les Porte-Glaives*, trois actes, (Champs-Elysées) 1921.



Maurice BRILLANT

Tout autre est le talent, mystique et délicat, de Maurice Brillant : Né le 15 octobre 1881 à Combrée, où il fit ses études, il prépara sa licence à l'Ecole Saint-Aubin d'Angers, et, licencié, fit du professorat à Paris et en Province, tout en méritant entre temps le diplôme de l'Ecole des Hautes-Etudes pour l'épigraphie grecque, et celui de l'Ecole du Louvre pour la Céramique grecque et les antiquités orientales ; en 1911 il fut appelé au poste recherché de Secrétaire de Rédaction du « *Correspondant* », qu'il occupe encore actuellement.

Maurice Brillant est certainement un des littérateurs d'avenir de la génération actuelle, et l'Anjou peut être fier de lui : Plusieurs fois déjà couronné par les Académies, il a conquis l'estime des lettrés, comme il aura celle du Public.

Son premier livre fut un volume de vers, *Les Matins d'Argent*, paru en 1911, qui lui valut le Prix de Littérature Spiritualiste. En vers d'une forme classique et souple à la fois, il y chantait les Thèmes éternels, avec, déjà, une incontestable élégance, et un sens très sûr de l'harmonie. La pièce suivante, prise au hasard dans ce volume, nous donne une idée de ce qu'était alors la manière poétique de Maurice Brillant :

L'URNE

Dans les anciens tombeaux que l'on ouvre en rêvant
Sous l'ombre que le marbre immobile projette,
L'urne, dont nul n'avait violé la retraite,
Dresse sa ligne fière et son profil vivant.

Le regard du chercheur brille en l'apercevant ;
Mais un frisson s'émeut dans l'argile inquiète,
Et la cendre du fond, que l'on croyait muette,
S'envole avec la brise et chante dans le vent.

Notre amour est, hélas, une urne funéraire ;
Nous l'avons en pleurant descendu sous la terre,
Et nos cœurs ont vêtu leur parure de deuil.

On dit : « L'amour a fui cette âme taciturne. »
Mais l'on s'étonnerait, en ouvrant le cercueil,
De voir la cendre vivre et palpiter dans l'urne.

Puis vinrent après ce livre des ouvrages d'épigraphie et d'histoire : *Les Secrétaires Athéniens, les Mystères d'Eleusis*, un volume de notes de voyage et d'art : *Le Charme de Florence*, et, dans les Revues de haute tenue, de nombreuses études et chroniques fort remarquées ; et voici qu'en 1921 un nouveau volume de vers se présente : *Musique Sacrée*, *Musique Profane*, et l'on peut voir qu'en dix ans Maurice Brillant a, au point de vue de la forme, considérablement évolué ; il a du reste éprouvé le besoin, dans une préface d'une grâce un peu ironique, de nous dire le pourquoi de sa technique — ajoutons qu'il a, sur l'emploi et la classification des rimes, des théories que pour ma part j'estime fort rationnelles, et que, quel qu'il soit, son métier l'a admirablement servi, métier qui ne serait rien, rappelons-le, si l'Auteur n'avait par ailleurs de si précieuses vertus poétiques.

Jean des Cognets, qui est un critique fort avisé en même temps qu'un lettré et un écrivain charmant, a écrit sur cette dernière manière de Maurice Brillant une page si excellente de toutes façons que je ne puis résister au plaisir de la citer :

« Nourrie des plus subtiles essences de l'hellénisme et du « mysticisme chrétien, la poésie de Maurice Brillant s'exprime sur le « mode de la modernité la plus aigüe. Si son vers libre observe « toujours une cadence assez marquée et soutenue par la rime afin de

« ne pas se dissoudre en prose cahotée, il n'en introduit pas moins « dans la technique quelques innovations singulières, et peut-être « hérétiques. Il suffit d'entendre une seule strophe de l'une quelconque « de ses *« Rhapsodies mystiques, »* ou de ses *« Suites françaises »* pour « discerner qu'avant tout il recherche la souplesse et la fluidité. « Ennemi décidé de l'éloquence, qui emploie les mots à convaincre alors « qu'il n'en veut user que pour charmer, il dédaigne de rivaliser avec « les « arts d'imitation, » que ce soit la peinture ou la statuaire, et « n'accepte de s'apparenter qu'à la musique ou à la danse — cette « musique du silence. Je le soupçonne de n'admirer Musset ou Gautier « que d'assez loin et sans aucun dessein de les continuer. Son vrai « maître est Debussy ; sa forme favorite, la plus libre et la plus « sinueuse arabesque. Il boucherait volontiers tous les cuivres de son « orchestre lyrique et se passerait des cymbales et du tambour ; violons « veloutés, flûtes fraîches, harpes limpides, forment les éléments de « sa symphonie spirituelle.

« En écoutant les vers de Brillant, il me semble parfois entendre « la flûte du dernier des Faunes, qui eût survécu à la mort de Pan, et « à qui une religion indulgente eût accordé le droit d'asile. Avec les « sources sacrées et les arbres prophétiques, il accepta jadis de passer « au service du Dieu nouveau, et vivant désormais en paix avec les « saints champêtres, il lui plait de mêler aux confus angélus le « murmure de sa flûte, dans les matins d'argent.

« Si Maurice Brillant avait paru à Alexandrie, au IIIe siècle de notre « ère, on l'eût couronné de ces roses qu'il effeuille avec tant de grâce « sur le tombeau d'une petite prêtresse d'Ionie. »

De la pièce intitulée *Rhapsodie mystique*, je détache ces quelques vers, qui correspondent bien à la glose de Jean des Cognets, et peut-être étonneront de bonnes âmes, habituées à prier Dieu sur d'autres rythmes :

Mon âme n'est plus amollie
D'un mélodieux désespoir
Devant les crépuscules affaiblis

Qu'endorment d'invisibles encensoirs,
Beau ciel de cendre violette qui pâlit,
Et meurt en doux frissons de moire,
Et se dissout dans l'or inconsistant des soirs.
Sous la musique des clairs de lunes voilés,
L'étang voluptueux ne saurait me troubler,
Ni la source pleine de ciel
Où les cheveux des nymphes étincellent,
Ni cette eau verte, douce et profonde, des blés
Qu'azure la fleur des nielles.
Partout je ne vois plus trembler
Que votre lumière immatérielle :
Les clairs de lune aux musiques voilées,
Le regard ingénu des nielles,
L'eau molle des fontaines et des blés,
La radieuse mort des soirs auréolés,
Les chatoiements indéfinis du ciel
Ne sont pour moi que votre splendeur envolée,
Ou l'ombre lumineuse de vos ailes.

Que flotte en impondérable nuée
Le pollen blond d'une musique diluée,
Que tourbillonne en veste rose et blanche
Le rythme insoucieux des ballets diaprés,
Ou que s'épanche
La symphonie désespérée
Quand un lambeau du décor frêle est déchiré,
Que frissonnent parmi la nuit bleue et cendrée
Les accords d'une flûte en subtile avalanche
Et les doux violons qui chantent dans les branches,
Tout orchestre se change en musique sacrée,
Toute chanson est une hymne dorée
Qui sur ma vie comme un rameau se penche.
Nul concert, ô mon Dieu, ne troublera ma joie,

Car d'heure en heure glisse en moi
L'or fluide et mystérieux de votre voix.....

Il faut, pour être complet, mentionner ici le succès récent, et de jour en jour affirmé, du livre que Maurice Brillant vient de faire paraître : *Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet :* c'est à Brillant poète que cette étude devait s'attacher, et la place nous manque pour analyser ce roman tout plein de douceur angevine... de malice angevine aussi, où des discussions d'idées se traduisent volontiers en une forme légère, qui rappelle les bons jours d'Anatole France.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Matins d'Argent,* poésies (Prix de Littérature Spiritualiste) Paris, Plon, 1911. — *Les Secrétaires Athéniens,* études d'épigraphie et d'histoire grecques, (Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Médaille d'argent de l'Ass. des Etudes Grecques), Paris, Champion 1911. — *Le Charme de Florence,* notes de voyage et d'art, Paris, Bloud 1912. — *Les Mystères d'Eleusis,* étude historique, (Couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques) Paris, Renaiss. du Livre, 1920. — *Musique Sacrée, Musique Profane,* poèmes, Paris, Garnier, 1921. — *Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet,* roman, Paris, Bloud, 1921. — *L'intellectualisme dans l'Art et la Littérature d'aujourd'hui* (dans le volume « *Le Problème de l'Intelligence* », en collab. sous presse chez Bloud).

La place nous fait défaut pour mentionner les importants travaux publiés par Maurice Brillant dans le *Dictionnaire des Antiquités, Les Œuvres et les Hommes,* la *Revue de Philologie,* le *Correspondant,* etc.)



Robert VEYSSIÉ

M. Robert Veyssié est né en 1883, aux Rosiers-sur-Loire, dans un des plus beaux décors de l'Anjou, en un pays qui porte un des plus jolis noms de lieux que l'on puisse rêver, et il ne l'a jamais chanté... M. Robert Veyssié, Angevin authentique, est bien le moins Angevin de tous nos poètes Angevins. Ceci n'est pas une critique, mais une constatation.

Cela peut s'expliquer sans doute par le fait que, venu de bonne heure à Paris avec l'idée arrêtée de s'y faire une place dans les lettres, M. Robert Veyssié, fondateur de la Revue " *La Renaissance Contemporaine* ", fut tout de suite pris par la lutte ; et puis, son tempérament intellectuel ne le porte pas au Régionalisme : il vise à la mission très haute et très belle d'être un semeur d'Idées universelles. Un idéalisme inébranlable domine son œuvre touffue et complexe, dont nulle concession aux contingences du moment n'effleure la pureté.

Son premier volume de vers, *Houles et Sérénités*, paru en 1908, est déjà révélateur de cette tournure d'esprit ; c'est comme à regret que le Poète se laisse entraîner malgré lui à tracer une enluminure de grâce naïve telle que celle-ci :

LES PRÉSENTS

Après de longs et longs chemins,
Sur le dos des lents dromadaires,
Ils arrivent, les rois lointains,
Les rois graves et volontaires.

Manteaux de pourpre et burnous blancs,
Que le vent de la nuit soulève,
Enlacent les rois triomphants
Qui craignaient d'avoir fait un rêve !

N'éveillez pas l'Enfant charmant ;
Dans cette étable il vient de naître,
Rois ! Il dort, sous le bercement
Du son d'une flûte champêtre.

Les mages-rois courbent le front
Et s'agenouillent sur la paille ;
Les bergers sont assis en rond,
Et le bœuf songe, et l'âne baîlle...

O mages blancs ! ô mages blancs !
L'Enfant rit, sous de pauvres langes,
Et ses petits pieds nus, tremblants,
Sont clairs comme des ailes d'ange !

Et les rois mages chargés d'ans,
Autant que d'or pur et de myrrhe,
De parfums rares et d'encens,
Sont heureux de le voir sourire.

Oh ! dans l'étable, la splendeur,
Des rois et leur magnificence,
Pour cet Enfant au divin cœur :
Au cœur venu vers l'indigence !

Puis bientôt l'étable sent bon.
De myrre et d'or la crèche est pleine ;
Et les bergers, assis en rond,
Chantent, comme ils font dans la plaine.

Et les chants des bergers sont doux,
Dans cette étable symbolique,

Où les rois mages à genoux,
Ont la simplicité biblique.

Puis, les œuvres s'accumulent : romans, drames, études, pièces de théâtre, et M. Robert Veyssié continue, dans sa Revue, à suivre, mois par mois, le mouvement des idées et des œuvres. Et cependant, il entreprend la publication d'un immense poème : *Les Tressaillements,* « fresque épique dont le but est : la Synthèse de la vie ». De 1912 à 1915, trois livres en paraissent ; cette symphonie poétique et philosophique s'exprime en une forme qui, tout en restant fidèle à la tradition classique, s'assouplit néanmoins, et de plus en plus, au gré de l'inspiration ; en 1918, à la parution du quatrième livre, l'évolution est complète.

Il est assez difficile de dire quelle est actuellement la technique du vers de M. Veyssié : Ce n'est pas le vers libre de Gustave Kahn, *« comportant un arrêt simultané du sens et du rythme »*, car M. Veyssié pratique le rejet et l'enjambement avec une obstination qui doit être voulue ; ce n'est pas plus celui qu'a défendu Edouard Dujardin, *« le vers libre est toujours une unité »*, il n'est pas non plus celui de Maurice Brillant, basé sur « *la musique évocatrice et mystérieuse des mots* ». Il est, semble-t-il, volontairement anguleux et rébarbatif ; nullement plaisant pour l'oreille, il paraît le faire exprès.

Peut-être aussi les vers de M. Veyssié ne sont-ils pas faits pour l'oreille, mais pour l'œil : toutes ses éditions sont comprises avec une perfection typographique rare, et aucun détail n'y est laissé à l'aventure ; il y a, dans l'agencement de ses poèmes, un sens *décoratif.*

Peut-être aussi faut-il penser qu'il considère comme unité de mesure poétique, non point le vers, trop court pour l'ampleur de la pensée, mais bien la *strophe.* C'est une théorie soutenable, à la condition de ne point aller jusqu'à l'absolu, qui nous mènerait à la monotonie.

Mais les questions de forme importent peu ; cherchons plutôt l'idée qui mène M. Robert Veyssié dans sa voie : elle est incontesta-

blement noble, témoin cette pièce que j'extrais du IVᵉ livre des *Tressaillements :*

INSCRIPTION POUR L'AIRAIN DE L'HISTOIRE

Pour les épouses aux doigts blancs,
Pour les petits enfants,
Pour les maisons, pour les jardins et pour les champs
De la belle patrie
Pour leur mère et pour leur amie,
Pour l'âme qui respire au fond de leur vallée
Et qui retient leur toit au flanc de leur montagne,
Ils ont poussé leur rude effort dans la mêlée,
Ceux des plaines, des monts, des villes, des campagnes.

Leur jeunesse et leur chair, comme il les ont données,
Pour que leur terre bien-aimée
Soit toujours tendrement et librement foulée
Par les femmes de France et les petits Français
Dans la fécondité sereine de la paix !

Le soir n'a pas éteint les feux de la bataille ;
Le soir est plein de sang, de chocs et de mitraille ;
Le soir orné d'étoiles calmes
Qui porte jusqu'à Dieu les voix de la prière,
Le soir succède au soir sans apaiser la guerre.

Les femmes,
De la montagne haute et du vallon profond,
Une à une, de blanc vêtues,
S'en vont vers l'horizon,
Rouge et broyé par le canon,
Les femmes de la France avec leurs mains tendues,
Avec un bon sourire et de tendres regards,
Posent sur leurs genoux les fronts couverts de sang
Des hommes surhumains tombés en combattant
Et qui font des monceaux de douleurs et de gloire.

Hommes, créateurs de victoires,
Héros,
Que les femmes de France avec les plus doux mots
Bercent dans la nuit,
Ouvrez largement vos yeux pleins d'amour,
Car voici qu'un soleil se lève et déjà luit,
Luit pour toujours...
O morts qui connaissez un immortel réveil,
Ce soleil est votre soleil !

Les vers de M. Robert Veyssié peuvent plaire ou ne pas plaire ; mais on ne peut nier la haute portée morale de toute son œuvre : il n'est pour la mieux comprendre que de lire ce livre qu'il a eu l'heureuse idée d'éditer — je dis : *il*, car la *Renaissance Contemporaine* et M. Veyssié ne font qu'un — et où sont reproduits ses articles et ceux de ses collaborateurs pendant les années qui ont précédé la guerre ; travaillant de leur mieux à « *une Prévoyante Défense de l'Ame Française avant l'Heure de l'Agression Germanique* » — c'est le titre du volume, et très exactement son contenu — et l'on ne pourra que féliciter M. Robert Veyssié d'avoir été un de ceux-là, et d'avoir, en sa sphère et de son mieux, travaillé à cette défense.

BIBLIOGRAPHIE. — *Houles et Sérénités*, poèmes. — *Deux Pailles au Torrent* roman. — *La Bohémienne*, drame. — *Les Ailes Ouvertes*, drame. — *Grain de Foule*, nouvelles. — *Cantiques dans la Tempête*, roman. — *Les Tressaillements*, poèmes (quatre volumes parus). — *Les Quinzaines Poétiques*, études. — *L'Œuvre et la Pensée d'Edouard Schuré*, (en coll. av. Alph. Roux). — (Toutes ces œuvres, sauf la dernière, parue chez Perrin, ont été éditées par la Renaissance Contemporaine, avec un goût d'une grande sûreté).

(En plus, de nombreux articles dans le *Correspondant*, le *Monde Nouveau*, l'*Intransigeant*, la *Grande Revue*, etc.).

M. Edouard Schuré, le grand écrivain alsacien, le grand philosophe français, a consacré à Robert Veyssié une remarquable étude critique dans la *Revue Alsacienne*, en 1911.



Charles BERJOLE

De la poésie hautaine, universelle et stoïque, de Robert Veyssié, nous passons à celle, tout intime et charmante, de Charles Berjole, un Angevin pur et profondément enraciné. Il n'a jamais cessé d'habiter Angers, où il est né le 18 juin 1884. D'une origine modeste dont il ne rougit point, il eut une jeunesse triste et laborieuse : son père mort, il lui fallut entrer, à treize ans et demi, comme ouvrier aux Manufactures Bessonneau ; sa constitution délicate le servit en le sauvant d'un sort où ses dons naturels se fussent peut-être perdus ; bientôt il devient comptable chez un marchand de vins... singulière genèse pour un artiste... mais sous la cendre qui semble l'étouffer le feu sacré couve, et surgit à son heure.

Voilà Charles Berjole commis-architecte chez l'angevin Réchin, à qui il a gardé une gratitude infinie de l'enseignement qu'il en reçut — gratitude que les amis de l'art angevin doivent partager. — Il suit les cours de l'Ecole des Beaux-Arts, et le voici dessinateur et peintre :

« J'ai dessiné un peu de tout depuis, me disait-il : Programmes, « affiches, réclames, en-têtes commerciales... je ne sais pas trop ce « que je n'ai pas fait... des intérieurs de salons et des décors de « carnaval, du fer forgé et des dentelles. J'ai dessiné des chapes de « prêtre et des costumes de théâtre... et comme j'ai peint des décors, « il fallait bien qu'un jour il m'arrivât d'écrire des pièces... Mon « Théâtre Complet » est bien facile à énumérer : *Le Missel, Un Jour de* « *Watteau*, et cet à-propos que j'avais écrit pour les fêtes de Du « Bellay : *La Plus Chère Beauté*... Puis des vers, par-ci, par-là, à « *Théâtre et Littérature,* au *Correspondant*, à l'*Angevin de Paris*, etc.,

« des chroniques d'art ou de littérature, des vers encore, dans presque « toutes les Revues locales, *Angers Artiste*, l'*Eventail*, la *Revue de « l'Anjou*, le *Journal de Maine-et-Loire.* »

Il fut aussi parmi les vaillants de ces Revues charmantes à qui ne manquèrent pour durer que des Mécènes : *La Vie Angevine* et *L'Anjou Illustré*...

« *Hélas, que j'en ai vu mourir, de jeunes feuilles !* »

ajoute le doux Berjole, en me rappelant ce passé...

Peintre au talent délicat, il maintient courageusement à Angers le bon renom de l'Art Angevin : ses bois gravés, chauds et profonds, ses pastels sensibles et lumineux, ses toiles dont la douceur n'exclut pas la hardiesse, ses décorations, révèlent un rare tempérament d'artiste, que nous retrouvons dans ses vers. Il peint en poète, et il écrit en peintre, comme en témoigne le tableau suivant :

L'ÉGLISE CAMPAGNARDE

Au-dessus de la mer onduleuse des blés
L'église a l'air de loin d'un navire en partance,
Un vieux vaisseau, vainqueur des siècles écoulés,
Battant le pavillon des bonnes espérances.

Je franchis le portail craquelé de chaleur,
J'entre dans ce vaisseau de songe et de candeur,
J'écoute son silence apaisant comme un baume
Différent de celui des grands bois et des chaumes,
Alors que se sont tus les cantiques perlés,
Que les vieux mots divins et purs sont envolés
Et qu'il ne passe plus dans l'église déserte
Que ce qui peut venir par la fenêtre ouverte :
Chant d'un oiseau le long des vitraux, frisselis
Des peupliers légers au bord du chemin gris,
Et ce souffle vivant que l'on perçoit à peine
Quand l'Eté suit sa marche égale et souveraine.

Tout est blanc, du blanc mat de la nappe d'autel,
Du blanc qu'on peut rêver aux portiques du ciel ;
C'est un jour d'aube étrange et d'heure merveilleuse,
Jour de parloir, jour de couvent, jour de veilleuse,
Jour qui dut éclairer très loin dans l'autrefois
Quelque tableau naïf et saint tout à la fois,
Jour frais qui dut passer sur les lys des chaumières
Et sur les tulles blancs des enfants en prières.

Je me suis reposé dans la bonne clarté,
Dans sa fraîcheur et dans son silence argenté
Et près de l'eau lustrale, étroit miroir mystique,
Je me suis enivré d'un beau songe gothique :
J'étais agenouillé dans quelque vieux tableau,
Donataire aux plis droits et cassés du manteau ;
J'étais le pèlerin des naïves complaintes,
J'étais le traducteur patient d'histoires saintes,
Ou celui qui taillait, dans quelque bois serré,
L'image de Marie et de l'Enfant sacré,
J'avais une âme simple et claire où la Nature
Se reflétait comme une immense enluminure ;
Vers moi venaient Marie et Marthe avec sa sœur,
Comme un symbole exquis et triple de douceur.
Dans cette église étroite et calme de campagne,
Je suis resté longtemps, les yeux vers le Passé,
Avec auprès de moi l'Histoire, et sa compagne,
La Légende aux yeux bleus, aux blonds cheveux tressés.

Il sait s'attendrir à propos, et réellement il s'attendrit sur le charme des choses, sensible infiniment aux beautés de l'Art comme à celles de la Nature. Il sait s'extasier devant le *Portrait* de Rembrandt, ou le *Coucher de Soleil* de Claude Lorrain :

Le soleil noblement descend au fond du port,
Il tresse des réseaux empourprés aux mâtures,

Transforme en majesté l'emphase du décor
Des classiques cyprès et des architectures ;

Il dispose des feux d'impossible métal
Sur la mer où le vent du crépuscule joue,
Et l'horizon devient un chemin triomphal
Pour le désir altier des figures de proue...

L'astre alors, parmi des nuages courtisans,
Disparaît, avivant leurs velours et leurs moires,
Puis lance au zénith pur la gerbe de ses gloires.

Et quelqué grand vaisseau, coureur des océans,
Qui rentre tout là-bas dans la minute unique,
Semble venir du fond des beaux soirs de l'Attique...

Il s'émeut devant un beau ciel de Loire, devant une aurore sur les toits humides... mais, car il est Angevin, profondément, il voile souvent, comme ceux de chez nous, son émotion sous un peu d'ironie; cette courte pièce en est un exemple frappant :

SOIR DE FÊTE-DIEU

Une odeur d'encens flotte encor
Dans l'air attiédi de la place;
Une étoffe rouge et vieil or
Tend le mur de la cure ; en face

Les pavés sombres sont tachés
De pétales de roses blondes;
Tout autour du hautain clocher
Les hirondelles font des rondes.

Toute la ville est à dîner,
Et, par les fenêtres ouvertes,
On entend les gens bavarder;
Un vieux monsieur, très haut, disserte ;

A la maison du percepteur
On avait tendu des serviettes
Blanches, puis épinglé des fleurs ;
Une main les ôte et les jette.

Sur le trottoir de l'Evêché
La dernière communiante,
Près de son père endimanché,
File, ébouriffée et charmante.

Plus rien... le jour à petit pas
S'en va devant la nuit qui rampe ;
Chez l'avocat, Maître Legras,
La servante apporte la lampe.

Ah! quelle enivrante langueur
Naît de toutes ces humbles choses.
Ah! quels linges frais sur le cœur
Et quelle amertume sans cause!

Le ciel de mauve s'attendrit,
La lune indécise s'argente,
On entend rouler vers Paris
L'express de huit heures cinquante...

BIBLIOGRAPHIE. — La bibliographie de Berjole est encore à faire, ce Poète trop modeste — ou trop insouciant — ayant dispersé son œuvre aux quatre vents avec les feuilles volantes où parurent ses vers. Regrettons-le, sinon pour lui, du moins pour nous...



Alphonse MÉTÉRIÉ

Nous avons pensé qu'une place devait être faite ici à Alphonse Métérié, bien qu'il ne soit pas Angevin d'origine — il est né à Amiens en 1887 — et qu'il ait quitté l'Anjou pour des cieux plus méridionaux... au vrai, ce solitaire douloureux est un déraciné de la vie, toujours insatisfait d'errances nostalgiques. Mais il fut un disciple si fidèle — et si heureux — de Joachim Du Bellay, il s'est révélé si angevin de cœur et d'esprit, si proche de nous par la grâce de son talent, qu'il s'est acquis en ce pays où il habita vingt années de sa jeunesse, et s'est fait parmi les lettrés et les artistes une place de choix, des droits de cité incontestables.

Son œuvre est malheureusement éparse, et ce n'est que fragmentairement que l'on en peut rencontrer quelques pièces, si ce n'est dans un recueil manuscrit, inédit et jalousement gardé, que j'ai eu le bonheur de pouvoir feuilleter. Un certain nombre sont rassemblées en quelques plaquettes, sans nom d'auteur, hors-commerce, et à peu près introuvables ; une anthologie intitulée « *Violettes et Primevères* » (1), où voisinent des Poètes fort inégaux de valeur, et le meilleur avec le médiocre, et où nous retrouvons du reste notre Paul Pionis, en contient huit, dont quelques-unes se trouvent reproduites dans ce *Carnet* qu'il publia en 1910, et qui est jusqu'à présent son recueil plus important.

Notons qu'en tête de cette plaquette Alphonse Métérié a reproduite et faite sienne la devise de Jules Laforgue : « *Le Public n'entre pas ici* ». N'y cherchons pas un injurieux dédain de l'Humanité et du Vulgum Pecus, mais la pudeur timide et sauvage d'une âme qui se voile et

(1). Bonneval, éd. 36, r. Notre-Dame-de-Lorette, Paris 1910.

redoute les foules. Et pourtant, ne doit-il pas être compris chez nous, le Poète qui a écrit ce beau

SONNET ANGEVIN

Mon Anjou, vous rêvez, pensive au bord du lit
De la Loire dormeuse où se reflète et tremble
Le décor, émergeant d'un clair fouillis de trembles,
De vos clochers d'ardoise et de vos ciels pâlis.

Vous écoutez monter un chant qui s'affaiblit,
Des carrefours ombreux où vos filles s'assemblent.
Et vous vous demandez à quelles fleurs ressemblent
Leurs coiffes de dentelle et leurs fichus à plis.

Ma belle Anjou, ma grande sœur mélancolique,
J'aime, avec la ferveur qu'on a pour vos reliques,
Vos humbles horizons et vos calmes beautés.

Mon âme est lourde ainsi que vos granges trop pleines,
Mettez en elle un peu de vos sérénités,
Et donnez à mon cœur la douceur de vos plaines....

Autre hommage à l'Anjou, ces *Petites Stances à Du Bellay*, qu'inspirèrent au Poète les Fêtes de Liré, et dont je détache quelques strophes :

« *Si vous vouliez, Maître, voici mon tour,*
Au second rang, daignez qu'un troubadour
Vous parle après les autres ;
Dernier venu, cela lui serait doux
De pouvoir mettre, au seuil de ce soir d'août,
Ses rimes à l'ombre des vôtres...

. . . .

Laissez que j'imagine
Qu'en attendant d'un si fervent espoir

L'heureux moment d'aller enfin revoir
Votre toit bas d'ardoise fine,

D'autres regrets en vous se faisaient jour,
D'amitié tendre ou de plus tendre amour
— Pauvre âme qu'on devine —
Et qu'en pleurant l'angevine douceur,
Peut-être aussi pleurait dans votre cœur
La douceur de quelque angevine... »

et ces stances s'achèvent sur un sonnet, paraphrase heureuse et musicale au sonnet des *Regrets :*

Heureux qui comme vous a fait un beau voyage,
Et qui, désabusé du monde et de son tour,
Peut voir d'un cœur léger, sur la mer du retour
Ses rêves morts glisser dans l'écumeux sillage !

Mais plus heureux encore et mille fois plus sage
Celui qui, soupesant le prix de chaque jour,
N'a pas connu de vivre en de lointains séjours
Ni le déchirement des grands appareillages !

Heureux les simples cœurs qui ne sont pas partis !
Heureux qui, résistant au claquement des voiles,
D'un mince enclos d'Anjou faisant son paradis,

Chaque soir, sur son seuil voit les mêmes étoiles
Venir poser leur chaste et nocturne douceur
Comme un baiser quotidien de grandes sœurs...

Du recueil inédit dont il a été question plus haut, j'ai, après avoir longuement hésité à faire un choix entre tant de pièces qui eûssent valu d'être citées, pris celle-ci, qui correspond bien à cette pudeur inquiète du Poète, que nous avions pressentie :

Ayez l'amour des vers où nous mettons
D'humbles douceurs qui vous sont familières.

Posez longtemps sur eux qui trembleront
Vos mains d'amis qui les rassureront,
Et vous verrez des choses tristes, fières,
Pleines d'amour et pleines de prières.

Si votre cœur est comme nous voulons,
Nous oserons vous livrer nos poèmes :
Les beaux secrets qu'en nos vers nous voilons,
Chérissez-les sous leurs vêtements longs
Sans en chercher le vrai visage même,
— N'aimez ceux-ci qu'autant qu'il faut qu'on m'aime...

Lisez nos vers avec votre âme à vous ;
Retrouvez-y les peines et les charmes
Dont sont tissés les jours passés et doux ;
Lisez-les bas, mais lisez-lez surtout
— Car cela seul purifie et désarme —
Avec des yeux mouillés d'anciennes larmes.

On trouve peu de longs poèmes dans les œuvres, publiées ou inédites, d'Alphonse Métérié ; il lui faut peu d'espace pour déployer sa pensée, pourtant fine, et tendre, et nuancée ; une école moderne a tenté de mettre à la mode chez nous, il y a peu de temps, ces courts poèmes japonais qui doivent tenir en quelques mots. Métérié, sans se soucier de devancer la mode, nous donne, ce me semble, un modèle du genre, avec un poème de *quatre* vers :

PACIFICATION

Je me souviens des jours de l'Autrefois perdu,
Je me souviens des jours que j'avais attendus,
Je me rappelle aussi mes misères passées,
Et tout ce mal devient douceur dans mes pensées...

J'ai gardé pour la fin, la pièce intitulée *Pressentiments,* qui figure dans le *Carnet* ; à elle seule elle eût suffi à juger quelle délicatesse de

sentiments s'unit chez Météric à la délicatesse de la forme ; c'est le fait d'un vrai Poète que d'écrire ainsi avec son cœur autant qu'avec son esprit :

« *Si la gloire, un peu d'humble gloire,*
Un jour, dans très longtemps, venait,
Frôler mon front lourd et fané
D'un pâle rayon illusoire,

Je serais plus triste qu'heureux,
Car les bonheurs des solitaires
Ne savent plus être sur terre
Qu'ironiques et douloureux.

La gloire est bonne quand on aime,
Et c'est ineffablement doux
D'aller la poser aux genoux
De ceux pour qui sont nos poèmes.

Moi songeant à ceux que j'aimais,
A celui que mes vers pleurèrent,
A celles qui les inspirèrent,
Je dirai : leurs yeux sont fermés...

C'est ainsi que tout perd ses charmes,
Et que le cher, l'ardent regret
De tous ceux que je pleurerai
Sur mes lauriers mettra des larmes. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Carnet*, poésies, une pl. hors-comm. 1910 (rééd. 1912). — *Feuilles Perdues*, lp. s. d. h. c. — *Le Voyage au Désert*, p. s. d. h. c. — *Stances du Temps de Guerre*, poèmes, 1916. — *Le Poilu et la Princesse*, av. bois gravés de Berjole 1918. — *L'Etrangère*, poème dramatique, 4 actes, 1 prologue, 1 épilogue, pour un drame musical de Max d'Olonne.

(Au moment où s'impriment ces lignes, est au tirage chez Malfère à Paris, un nouveau volume de Météric : *Le Livre des Sœurs,* d'après le manuscrit que j'ai cité. L'auteur nous annonce en outre deux recueils à paraître prochainement : *Le Cabier Noir.* et *Cophetuesques).*

A. Météric a publié des vers au *Mercure de France*, au *Divan*, à *Belles Lettres*, aux *Lettres,* à la *Revue Critique des Idées et des Livres*, à la *Revue Hebdomadaire,* au *Crapouillot*, etc.

Alfred MACHARD

Beaucoup s'étonneront de rencontrer Alfred Machard, le Père de *Bout-de-Bibi*, de *Pancucule*, et de *Trinité Thélémaque*, l'historiographe épique des *mômes* du Faubourg parisien, dans une anthologie poétique, et, qui plus est, dans une anthologie angevine... Il y a droit pourtant à double titre :

Machard est Angevin, Angevin d'origine, né à Angers le 12 octobre 1887.

Machard est Poète... On peut ignorer, car ce n'est pas une de ses œuvres les plus connues, qu'il publia en 1909 une plaquette de vers intitulée *Frimousses*, mais — nous l'avons déjà fait remarquer pour d'autres, et ce serait un truisme que de le vouloir démontrer encore, on peut concevoir la poésie en dehors de l'œuvre versifiée : il y a des proses poétiques, et des vers qui ne le sont point — et n'eût-il pas signé ce mince recueil, qu'il faudrait encore considérer comme un Poète l'auteur de ce beau conte paru pendant la guerre, *L'Ange sur la Porte*, ou de ce *Massacre des Innocents*, que termine une admirable fiction : au Paradis des gosses, des pauvres gosses victimes des Boches, massacrés par les soudards de l'invasion, noyés par les pirates du *Lusitania*, hachés par les bombes des Gothas et des Berthas, tous les petits sont couchés dans le grand dortoir bleu « *tout tapissé de comètes et d'étoiles, où la lune, au plafond, emprisonnée dans une coupe de diamant, répand sa laiteuse clarté* », dans ce grand dortoir bleu où les lits blancs sont profonds et doux parce que « *tous les chérubins du ciel ont spontanément donné une plume de leurs ailes pour en remplir les oreillers, les matelas, les traversins, et gonfler de légère tiédeur les gros édredons* » ; et

voici que la Vierge Mère passe entre les lits blancs, et, qu'à chaque chevet où elle va pencher son front maternel et donner le baiser du soir, tous les petits, en elle, reconnaissent chacun leur maman, la « maman chérie » qui est restée en bas sur la Terre... Et ceci est bel et bien de la plus douce poésie...

La biographie d'Alfred Machard a été écrite par lui-même, dans un volume de cette originale collection que vient de lancer la Maison d'éditions Sansot ; ce n'est pas le moins curieux de ses romans.

Quant à son œuvre, outre ces « *Négriers* » qu'il écrivit à dix ans, sur un cahier d'écolier, et dont malheureusement le manuscrit a été perdu, le succès en a popularisé les titres, depuis *Trique, Néness*, *Bout*, *Miette et Cie*, jusqu'au *Syndicat des Fessés*. Il a déjà, à trente-quatre ans, publié une plaquette de vers, treize romans ou volumes de contes, quatre pièces de théâtre représentées et éditées, des nouvelles en grand nombre, et donné cinq scénarios au Cinéma.

J'extrais des *Frimousses*, cette pièce douloureuse :

LES ÉCOLIÈRES

Je croise en chemin, chaque jour,
Quand sonne une heure matinale,
S'en allant à « la communale »
Les écolières du Faubourg.

Elles viennent des taudis noirs
Où, près de la lampe fumeuse,
Veille la mère douloureuse
Au long des jours, au long des soirs...

*
* *

Elles ont un regard très doux
Et s'attendent de porte en porte,
Tandis que l'aigre bise emporte
Avec leurs voix grêles, leurs toux.

Car la misère sur leur front
Met la pâleur des anémies ;
Quand tombent les feuilles jaunies
Beaucoup s'en vont, beaucoup s'en vont...

*
* *

En classe on les surprend rêvant
Sur une image de leur livre ;
La moindre histoire les enivre
Et les fait pleurer bien souvent.

Elles n'ont pas vu les grands bois,
Ni l'Océan, ni la montagne,
Elles furent à la campagne
Peut-être bien une ou deux fois.

C'est pourquoi tout leur est nouveau.
Un rien fait tressaillir leurs êtres :
Un peu d'azur dans les fenêtres,
Un peu de ciel dans le ruisseau.

*
* *

Les écolières, chaque jour,
Reviennent de « la communale »
Quand l'ombre grise et sépulcrale
Jette un crêpe sur le Faubourg.

Elles vont vers les taudis noirs,
Où, près de la lampe fumeuse,
Veille la mère douloureuse
Au long des jours, au long des soirs...

« C'est de la vie douloureuse, de la vie de tous les jours que symbolysent magnifiquement dans leur puérilité les âmes de ces gamins », a écrit Marc Saunier de l'œuvre d'Alfred Machard ; il y faut chercher

en effet, au-delà des farces épiques de Bout-de-Bibi, une grande pitié et un grand attendrissement pour les petits déshérités, comme ceux-ci par exemple, que nous voyons dans la « *Salle des Enfants* ».

VISION D'HOPITAL

Oh ! ces plaintes, ces pleurs, ces râles, ces sanies,
Ces crachats, ces hoquets, ces lentes agonies...
Oh ! les femmes en blanc, qu'on voit passer, sans bruit...
Oh ! les petits enfants qui meurent dans la nuit,
Après avoir crié : « Maman » ! sans qu'on réponde...
Lamentables pantins, marionnettes qui font
Trois petits cris, trois petits tours et puis s'en vont
Sans laisser un regret, un souvenir au monde...
Infortunés moineaux égarés loin du nid.

Avec leurs yeux profonds ouverts sur l'Infini,
Ces cadavres, promis à la fosse commune,
Ont la pâleur des lys flétris, au clair de lune...

Entre la cour gluante, domaine de la concierge acariâtre, et la rue défoncée où sur le pavé noir et gras tremble le fracas des camions lourds, se déroule dans le ruisseau l'épopée des héros en culottes percées ; plutôt que de leur reprocher l'ignominie de leur décor, ne faut-il pas plutôt les plaindre de n'en avoir pas d'autre, et de ne connaître guère d'autre terrain de jeu que le trottoir, le préau maussade de la « communale », ou ces squares pelés des quartiers populeux, dont Machard nous dépeint la miteuse tristesse :

LE SQUARE

Quelques arbustes rabougris,
Un gazon de couleur bizarre,
Des fils de fer, quatre murs gris,
Des bancs, un gardien : c'est le square...

Tout près s'élève l'hôpital,
Aussi, dans l'air du soir, il flotte

Un relent fade et sépulcral
De phénol et de créosote.

L'hiver, il souffle un mauvais vent
Dans ces lieux où l'ombre demeure.
Le soleil n'y vient pas souvent
L'été : toutes les fleurs y meurent.

Et pourtant c'est le Paradis
De tous les gamins anémiques
Qui, durant les après-midis,
Y livrent des combats épiques.

Les petits qui ne marchent pas,
Dans leurs pauvres robes usées,
Apprennent là les premiers pas
Sous l'œil des mères épuisées.

... Et la Crèche, de temps en temps,
Avec ses bonshommes d'un pouce,
Turbulente, vient, au printemps,
Regarder le gazon qui pousse...

BIBLIOGRAPHIE. — *Frimousses*, poèmes, Paris, Falque, 1909. — *Trique, Néness, Bout, Miette et Cie*, Paris, Figuière, 1910. — *Les Cent Gosses*, contes, (Mercure de France, 1912), Paris, L. Flammarion, 1920. — *Titine*, roman, (Mercure, 1913), Paris, Flammarion, 1920. — *Souris l'Arpète*, roman, (Mercure 1914). — *Trique, Gamin de Paris*, roman, Paris, Flammarion, 1918. — *La Guerre des Mômes*, contes, ibid. 1916. — *Bout-de-Bibi, enfant terrible*, contes, ibid. 1917. — *Le Massacre des Innocents*, légende, Edition Française Illustrée, 1918. — *Popaul et Virginie*, roman, Flammarion, 1918. — *Poucette, ou le plus jeune détective du monde*, roman, ibid. 1919. — *Celui qui vint quand minuit sonna*, conte de Noël, Paris, Dewambez, 1918. — *Le Syndicat des Fessés*, contes, Paris, Férenczi, 1920. — *Un Million dans une main d'Enfant*, roman, ibid. 1921.

AU THÉATRE : *Bout-de-Bibi*, un acte (Bataclan), Renaiss. du Livre, éd. — *Monsieur Pinpin*, un acte (Odéon), ibid. éd. — *Les Potaches*, quatre actes, Coll. av. Mouézy-Eon (Scala), Albin Michel, éd. — *Popaul et Virginie*, trois actes, (Marigny), Férenczi, etc.

Jacques BAGUENIER-DESORMEAUX

Et voici le plus jeune d'entre nous... le plus jeune, car son acte de naissance le porte comme né le 26 juillet 1888 à Cholet, le plus jeune, car les Morts ne vieillissent pas, et Jacques Baguenier-Desormeaux est tombé pour la France, en soldat magnifiquement courageux, le 22 août 1914 : Angevin, Héros, et déjà Poète si exquisement doué, il devait avoir ici sa place d'honneur.

Il était d'une vieille famille de la Vendée Angevine : Son trisaïeul, Chirurgien en Chef de l'armée de La Rochejacquelin, son bisaïeul et son aïeul, magistrats dans le Choletais ; j'ai, dans l'introduction de cette étude, nommé son Père, Henri Baguenier-Desormeaux, l'historien de la Vendée Angevine. Il avait de qui tenir. Son aïeul maternel aussi, cet Hector Faugeron, lettré et érudit, qui fut un journaliste de grand talent, lui avait légué son acuité d'esprit et son goût affiné des Lettres. Enfant frêle et délicat, il montrait dans un corps débile une intelligence vive, et les siens ont conservé pieusement des vers qu'il écrivit vers sa dixième année, vers défectueux, sans doute, moins que beaucoup de ceux que nous avons pu voir imprimés depuis un peu partout, et où déjà le sentiment poétique s'affirmait.

Je l'ai connu, à vingt ans, alors qu'il faisait son service militaire au 135e d'Infanterie à Angers — à vrai dire, c'était alors un caporal sans zèle, et, pour tout avouer, « tire-au-flanc »... plein de courage pourtant quand il fallut porter secours aux inondés de la Doutre, tant que la Section Angevine de la Croix-Rouge lui décerna une médaille. Il avait, sous des dehors presque frivoles et sceptiques, un cœur généreux foncièrement, et ce jeune dandy, entre deux Revues de salon, se vouait aux apostolats sociaux.

René Chalupt, dans le *Bulletin des Ecrivains*, a donné de lui un

portrait où ce double caractère de sa personnalité est remarquablement accusé : « Ceux qui ne l'ont rencontré qu'en passant dans les couloirs « des ballets russes ou dans les salons mondains ont ignoré peut- « être que ses manières d'ironique dandy n'étaient que l'artifice d'un « cœur jaloux de sa pudeur, d'une sensibilité trop fine pour n'être pas « blessée, de l'esprit le plus curieux et le plus délicatement cultivé... »

Peu avant la Guerre, il distribuait à quelques amis une mince plaquette à la gaîne bleu de France, éditée avec un goût exquis par son frère Henri, imprimeur d'art réputé ; le recueil avait pour titre *Marjolaine*, ou les « *Songes au Bois Dormant* ». Le beau sonnet que j'en extrais montrera, en même temps qu'un talent qui déjà s'affirme, combien, sous des dehors de parisien raffiné, ce fils d'Anjou gardait le culte et le souvenir de la terre natale :

LE RETOUR

O mon Anjou, ma douce Anjou, vos fils vous aiment
Profondément, pieusement & tendrement ;
De cet amour dont on entoure une maman ;
Il semble que vous dire adieu soit un blasphème.

Rien ne saurait nous détacher de vous & même
Sous les plus beaux des cieux lointains, nos cœurs aimants
Eprouveront, grave et poignant, le cher tourment
De Du Bellay, dont le chagrin fut le poème.

Nul autre ciel, comme le doux ciel angevin,
N'est près de nous, compatissant & si câlin ;
Ailleurs qu'ici rien de nos rêves n'est possible.

Anjou ! vous seule avez ce rythme humble & berceur ;
Partout ailleurs la dure vie heurte nos cœurs,
Nos pauvres cœurs que vous avez faits trop sensibles.

Il n'était ni un sceptique ni un frivole, ce joli papillon de salons,

qui rimait pour l'agrément des belles madames des revues mondaines, mais qui écrivait pour lui-même ces vers, restés inédits :

Ne me demandez pas d'écrire
Les vers que pour vous j'ai rêvés,
Car tous ceux que vous pourriez lire,
Tous ceux-là ne sont pas les vrais.

Il n'est pas de mot assez tendre,
Il n'en est pas dont la douceur
Puisse jamais vous faire entendre
Tout ce qui chante dans mon cœur.

« La mobilisation le surprit, a écrit René Chalupt, entre les éditions « rares et les abat-jour à vifs ramages dans le petit appartement qu'il « finissait d'installer suivant son goût traditionnel et hardi. » Versé au 23ᵉ Colonial, le Caporal Baguenier-Desormeaux partit avec son Corps dès le deuxième jour. Le Régiment ne fut engagé pour la première fois que le 21 août, auprès de Neufchâteau, en Belgique, et y fut décimé ; le lendemain fut plus terrible encore : détaché à l'extrême gauche de sa Compagnie, avec six hommes, Jacques Baguenier-Desormeaux reçut l'ordre de se replier, l'ennemi commençant à déborder notre aile droite : cinq de ses hommes étaient déjà tués ou blessés ; il renvoya le dernier, et continua à tirer, face à l'ennemi, jusqu'à ce qu'il tombât lui-même... Une citation au Corps d'Armée, et la Médaille Militaire à titre posthume, voilà, avec ses vers inédits, tout ce qui reste aujourd'hui, à un Père douloureux, du « *chantre de Marjolaine, parti vers l'ennemi, une rose aux lèvres* », comme l'a écrit Charles Le Goffic. Qu'il lui reste aussi le témoignage d'admiration et de regret que lui porteront ces lignes, que je ne veux pas terminer sans citer encore ces vers, tout pleins, semble-t-il, d'un mélancolique pressentiment :

NOVEMBRE

Si la forme, l'odeur & la beauté des choses
Sont les seuls souvenirs dont on ne souffre pas,

D'où vient que nous pleurons de ne plus voir les roses,
D'où vient l'amer regret du parfum des lilas ?

Nous avons vu pourtant s'effeuiller, chaque année,
Au souffle de l'hiver, les corolles des fleurs,
Et notre âme est toujours plaintive & désolée
Quand revient la saison d'éteindre les couleurs.

Nos yeux dans la forêt, suivent avec tristesse
La feuille qui tournoie au gré du vent brutal,
Et, sous le ciel trop bas & lourd qui nous oppresse,
Nous pleurons de sentir comme tout est fatal.

Et nos cœurs inquiets, alanguis & moroses,
Misérables, flétris, découragés & las,
Ecoutent, au milieu du murmure des choses,
La menace du Tems & le bruit de ses pas.

BIBLIOGRAPHIE. — Le seul recueil que Jacques Baguenier-Desormeaux ait publié en librairie est cette *Marjolaine*, dont nous avons parlé, et qui fut éditée chez son frère Henry, à « *l'Enseigne du Pavillon dans un Parc* ». — Des poésies sont éparses dans *Angers-Artiste*, L'*Anjou*, L'*Angevin de Paris*, et dans ce *Recueil pour Ariane*, ou le *Pavillon dans un Parc*, qu'il avait fondé avec René Chalupt. Des articles de critique littéraire dans l'*Action Sociale de la Femme*. et dans le *Livre Français*. Des articles humoristiques sur le Cinéma, dans le *Journal*. Des articles d'économie sociale dans la *Missive* et dans L'*Accord Social*. — En inédit, une dizaine de Revues de salon, des vers, et une Conférence sociale faite au Cercle d'étude de La Villette.

Des articles bio-bibliographiques ont été publiés sur Jacques Baguenier-Desormeaux par Ch. Le Goffic (*Revue Hebdomadaire* du 27 mai 1916) — René Vallette (*Revue du Bas-Poitou* l. IV. 1916) — André Biguet (*Les Essaims nouveaux*, 1916). — Jean Royère (Les *Essains Nouveaux*, août 1917). —René Chalupt, (Le *Bulletin des Ecrivains*, juillet 1915 — Henry Coutant (*Le Journal de Maine-et-Loire*, 5 septembre 1915 — Régis de Lafage (Les *Essaims Nouveaux*, oct. 1917) — Alph. Mortier (Le *Témoignage de la Génération Sacrifiée*, Paris, 1917.) — etc.



Supplément pour Quelques-Uns

Si j'ai intitulé cette étude : *Poètes Angevins d'Aujourd'hui*, et non pas « *Les* » Poètes, c'est que je prévoyais bien qu'elle ne serait pas absolument *complète* : le temps et l'espace, en dépit d'Einsten, me manquent également pour comprendre, en ce volume que je désire modeste pour qu'il puisse être populaire, *tous* ceux qui en Anjou peuvent revendiquer le titre de Poètes. Je me suis du reste excusé par avance auprès de ceux que j'omettrai, les uns parce que je les aurai vraiment ignorés — je ne prétends pas à tout connaître — les autres parce que leur œuvre poétique me semble jusqu'ici restreinte, pour intéressante qu'elle puisse être ; ce qui ne veut pas dire que ni les uns ni les autres manquent de talent, et que cette anthologie soit un palmarès en dehors duquel nul n'aura droit à la couronne de laurier !

Je m'excuse tout particulièrement envers ces lettrés que jugule la cangue du journalisme, bons écrivains et confrères cordialement dévoués : Léon Philouse, Raymond de Nys, Jaham-Desrivaux ; et envers le bon et trop modeste Charles Baussan, et Jean Rivain, mon camarade des *Ecrivains Combattants*, à qui son beau labeur à la *Revue Critique des Idées et des Livres* ne fait pas oublier son coin natal, aux rives du Lathan.

Je m'excuse aussi envers ceux que je vais citer, et pour lesquels les renseignements indispensables me sont parvenus trop tard, alors que cet ouvrage était déjà sous presse, de la place minime qui leur est donnée, en dehors de l'ordre chronologique où ils eûssent dû figurer : Il n'y a point ici de premiers ni de derniers:

J. CHASLES-PAVIE

J. Chasles-Pavie est de ceux-là : Comme Poète, nous ne connaissions guère jusqu'ici que par une plaquette — *Stances d'Hier* — parue en 1897 avec une lettre préface de G. Rodenbach... vers de jeunesse, élégants,

et dont la forme « date » un peu ; Henri de Régnier, à leur apparition, écrivait dans le « *Mercure de France* » : M. Chasles-Pavie écrit délicatement et finement. Les *Stances d'Hier* sont un agréable livre. L'influence de Théophile Gautier et de Sully-Prudhomme s'y fait sentir discrètement. De l'un il tient le goût de la précision verbale, de l'autre le sens des nuances sentimentales. »

Né à Angers, le 6 octobre 1863, d'une lignée justement célèbre — il est par sa Mère petit-fils de Victor Pavie, et petit neveu de Théodore Pavie — Joseph Chasles-Pavie doit à cette ascendance des qualités que l'influence d'une Mère parfaite ne fit que perfectionner. Venu à Paris après ses études de droit, il a depuis « mené sans interruption, dit il lui-même, cette vie d'étudiant perpétuel qui réalise pour certains le parfait bonheur ». — Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait travaillé et beaucoup, et produit de même, dans le silence le plus souvent, car combien de ces collaborations furent anonymes ! De celles que nous avons pu relever, on trouvera mention à la partie bibliographique ; elles embrassent les genres les plus divers : critiques d'art, notes de voyage, nouvelles, notes littéraires, etc.

Mais voici maintenant que, vingt-cinq ans après la parution de son premier et jusqu'ici unique recueil de vers, le Poète se réveille en J. Chasles-Pavie, et qu'il nous annonce, en même temps qu'un prochain volume de nouvelles, un nouveau livre de poèmes qui, nous dit-il, « paraîtra sous le titre de *Douceur Angevine*, pour le sens d'humanisme que comporte ce souvenir du Poète angevin, Du Bellay. » Il est en effet un fervent de Du Bellay ; il affirme son « affection idolâtre pour le sol natal », à laquelle il mêle un amour passionné du grec et surtout d'Homère ; mais il unit aussi à ce goût classique une grande admiration pour les poètes « lakistes » ; et de ces influences diverses on peut trouver la trace dans ce sonnet que je cite — avec le regret de ne pouvoir consacrer à J. Chasles-Pavie et à son œuvre une plus longue étude :

LA MARE

C'était un carré d'eau dont nul pli, nul réveil,
N'avait jamais troublé ni déplacé la moire,
Morne et sinistre endroit qui hantait la mémoire
Et qu'au Marais des Morts j'imaginais pareil.

La ronce qui l'obstrue en bannit le soleil
Et l'onde se maintient ainsi muette et noire
Sauf au déclin du jour, quand le bœuf y vient boire
Et réveille un moment sa face de sommeil.

Mais j'ai goûté, devant la pauvre mare brune,
Des heures d'idéal dont je n'oublie aucune,
Quand la bulle y frémit sous la goutte qui pleut,

Quand elle prend, le soir, des aspects de lagune,
Que le ciel y reflète un pur lambeau de lune
Et le martin-pêcheur l'éclair de son vol bleu.

BIBLIOGRAPHIE. — *Salons Angevins* de 1891, Angers, Lachèse, 1892. — *Les Amis des Arts d'Angers* en 1892, av. préf. de L. de Romain et frontispice d'E. Bayard, ib. 1893. — *Les Amis des Arts d'Angers,* 1892, av. frontispice de Rochegrosse, Paris, Librairie d'Art, 1893. — *Confidences Romantiques* : Victor Pavie, *Les Débats,* juin et juillet 1896. — *La Petite Elsa,* nouv. *Revue Bleue*, sept. 1898. *Les Nains de Walcheren,* ibid. 1898. — *Richard Schankal,* poète et romancier autrichien, *Revue de Paris,* 15 août 15 sept. 1910. — *A propos de la béatification de Jeanne d'Arc,* Angers, Grassin 1910. — *Aloysius Bertrand*, *Revue de Paris,* 15 août 1911. — *COLLABORATIONS* : *L'Univers* (critiques d'art) de 1891 à 1897. — *La Revue Britannique.* — *Le Correspondant.* — *Le Gaulois.* — *Le Soleil du Dimanche.* — *Le Monde illustré.* — *Le Patriote Illustré de Bruxelles.* — *Le Petit Courrier.* — *Le Maine-et-Loire.* — *La Revue d'Anjou,* — etc...

Pour paraître prochainement : *Aspects et Fictions*, nouvelles et impressions de voyage. — *Douceur Angevine*, poèmes.

Henri TILLEUL

M. Henri Morisse — qui signe ses poésies : Henri Tilleul — est né à Ste-Marie-des-Champs, près d'Yvetot, en 1876. Après ses études dans la belle ville de Rouen, il voyagea, instruisant et s'instruisant, un peu partout en France, et jusqu'en Angleterre et en Ecosse ; mais, depuis seize ans déjà qu'il professe à l'Ecole Primaire Supérieure d'Angers, l'invincible lien du charme angevin l'enracine de jour en jour un peu plus : « je n'ai plus, écrit-il, nulle attache en Normandie, hors le souvenir très fidèle de mon pays d'enfance. Je n'y ai rien publié et j'y suis totalement inconnu. Si l'Anjou ne m'accueille pas, je ne serai —

comme poète — d'aucun pays. » Après un si touchant plaidoyer, aurions-nous le courage de condamner Henri Tilleul à n'être, comme disent les Suisses, qu'un *heimatloss*, et à « chanter au hasard des chemins » ?

On vit d'abord de ses vers, dès 1912, dans des revues angevines ; puis parurent en 1915, chez Sansot, ces « *Poèmes d'Outre-Mer*, » transposés des Auteurs Anglais, qui prouvent une connaissance précieuse de la rime et du rythme, en même temps que de la langue anglaise, mais ne rattachent guère leur auteur à l'Anjou, si ce n'est par la chaîne un peu longue des Rois Plantagenets... En 1921 sortit de chez Grassin un autre volume, « *Florilège* », dont un certain nombre de pièces avaient antérieurement paru dans la « *Revue de l'Anjou* », où — modestie rare — l'auteur collabora longtemps sans se faire connaître ; et ce ne fut guère qu'après la parution de ce recueil, que sous le pseudonyme d'Henri Tilleul, les Angevins un peu curieux de belles-lettres, ou curieux tout courts, purent couramment reconnaître la personnalité du docte professeur de « Chevrollier ».

A vrai dire, si le talent de M. Henri Tilleul s'apparente à l'Anjou par sa délicate douceur, il ne se trouve dans le *Florilège* que quelques pièces vraiment angevines, tel que cet « *Avril a fleuri Port-Thibault*, plein d'images et de rythmes, que le manque de place me force malheureusement à sacrifier, ou ce « *Retour* ». inspiré de Du Bellay, pour qui l'auteur a un culte fervent qu'il inculque à ses élèves. Citons seulement celle-ci :

TOMBENT LES FEUILLES

Tombent les feuilles du tilleul
Comme des cœurs vides et seuls.

Tombent les feuilles du platane,
Mains qui se posent, diaphanes.

Des cœurs ici, là-bas, des mains,
Qu'un souffle émeut sur le chemin.

Quels symboles, frêles images.
Figurez-vous sur mon passage ?

N. B. Alphonse Métérié, dans un récent numéro de la « *Revue de l'Anjou* » a consacré à Henri Tilleul une étude plus complète et surtout plus littéraire que cette notice ; j'y renvoie le lecteur qui voudra mieux connaître ce fils adoptif de l'Anjou.

Charles d'OLLONE

Un Poète ami m'écrit que le Comte Charles d'Ollone, Lorrain d'origine, « devint Angevin par son mariage »... c'est proprement contredire aux lois de l'usage et du Code, qui eûssent plutôt fait de Madame d'Ollone une Lorraine... Mais depuis le Roi René, Anjou et Lorraine sont sœurs et le Comte Charles d'Ollone s'était chez nous acquis droit de cité par la participation qu'il prit, cinq ans durant, à la vie artistique angevine. Cependant en ce livre uniquement consacré à nos Poètes il me faut bien constater que, dans les quatre volumes de vers de Ch. d'Ollone, j'ai vainement cherché une note qui fût spécialement angevine ; à vrai dire il a dépeint notre Vallée, dans un de ses romans — *La Victoire Ailée* — avec une justesse de touche et une sympathie qui nous font regretter encore plus cette lacune dans son œuvre poétique. Mais le Commandant Ch. d'Ollone est mort en Soldat pour la Patrie, autant la Patrie Angevine que la Patrie Lorraine, et je manquerais à un pieux devoir en ne saluant pas ici la mémoire du beau cavalier parti en 1914 à la tête de ses dragons angevins, et qui dort maintenant son dernier sommeil sous la terre angevine.

Né à Besançon le 25 janvier 1865, mais de famille lorraine, Charles-Marie-Céleste-Alexandre, Comte d'Ollone, entré à St-Cyr en 1885, fut d'abord un brillant officier de cavalerie. Marié en 1894 à Mademoiselle Anne de Terves, il revient en 1905 s'installer définitivement à Angers, ayant donné sa démission, et se donne tout entier aux Lettres et aux Arts. En 1909, il prend la direction des *Concerts Populaires*, et s'en occupe jusqu'à la mobilisation. Dès les premiers jours d'Août il part comme Capitaine au 25e Dragons, avec lequel il fait campagne jusqu'en septembre 1915 ; nommé Chef d'Escadrons à cette époque, il passe dans divers Etats-Majors, pour finir, en janvier 1918, à celui de la Mission Française en Italie ; atteint depuis plus d'un an déjà d'un implacable mal contracté dans les tranchées, il lutte jusqu'au bout de ses forces, malgré d'atroces souffrances et la certitude de son destin fatal, et ne consent à rentrer en Anjou que pour y mourir, le 15 juillet 1918.

Mmes Aïda et Yvonne de Romain, le Colonel de Castries, Olivier de Rougé, Léon Philouze, Charles de Navacelle, André Beaunier, ont rendu

hommage à la mémoire de ce Français d'un si noble caractère. J'y joins le mien et je détache du recueil posthume des *Dernières Heures Chantantes* ces vers écrits par Charles d'Ollone au cours de la Guerre :

OCULOS HABENT

Avoir des yeux et ne plus voir dans la tourmente
Les beautés des saisons, de l'art et des humains,
Tant le regard se fixe au sang coulé des mains,
Aux ruines, aux morts, à la rage démente !

Avoir l'ouïe et ne plus ouïr ce qui chante
Dans les cœurs printaniers ou les nids des chemins,
Tant l'oreille perçoit les glas des lendemains
Sous l'obus fracassant et la balle sifflante !

Avoir sa tête et ne plus penser, ni savoir,
Hors du duel entre l'instinct et le devoir,
Tant le danger est grand et tant la bête crie !

Avoir son cœur et ne plus jouir ni souffrir
De ce dont il vivait ou risquait de mourir,
Tant un amour l'étreint, un seul, — pour la Patrie !

BIBLIOGRAPHIE. — (Toutes les œuvres ci-après ont paru chez Lemerre à Paris : *Heures Chantantes*, poésies, 1er et 2e vol. 1908. — *Sœur Marie-Odile,* roman, 1909. — *Théâtre en Prose*, 1910. — *La Victoire Ailée,* roman, 1911. — *Nouvelles Heures Chantantes*, poésies, 1913. — *Dernières Heures Chantantes,* poésies, (recueil posthume) 1919. — *Pensées*, *Maximes Digressions*, (posthume) 1920.



La Suite à Demain...

Et maintenant la parole est aux Poètes de demain, à ceux qui sont déjà, qui, pendant que nous traçons ces lignes, écrivent l'œuvre nouvelle...

Ce que sera cette poésie de demain, nous n'avons que trop de raisons de le pressentir, et déjà nous en voyons les symptômes avant-concoureurs... Cette lassitude blasée, cette fièvre et cette inquiétude aussi, qui précèdèrent la Guerre, et que la Guerre aggrava, ont poussé, aussi bien dans le domaine des Arts plastiques que dans la Littérature, des chercheurs de neuf à tout prix, immédiatement suivis d'une escorte de snobs et d'une cohorte de fumistes, vers les plus outrancières fantaisies, et nous vîmes un spectacle renouvelé de Babel, sinon de l'Age des Cavernes. Il apparaît aujourd'hui que cette anarchique confusion a déterminé sa réaction, une réaction violente et froide, qui nous mène à grands pas au plus austère et au plus sec des néo-classicismes...

Quant à la poésie d'après-demain, nous ne pouvons en préjuger, rappelons-nous seulement qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil, et que tout recommence, où semble recommencer, en un ordre semblable, mais non pareil pourtant : car, de même l'Avion qui, d'une spirale continue, monte, monte, toujours plus haut, vers le ciel toujours plus profond, et, à chaque tour, survole d'un peu plus loin les mêmes horizons ; de même le Progrès (je prends le mot en son sens propre qui est « mouvement » et non « perfectionnement »), ne revient pas exactement aux mêmes points, suivant un cycle inexorablement fermé, mais, vers les profondeurs de l'Avenir toujours plus lointain,

s'enfonce, en une volute aux spires symétriques, qui passent, selon le rythme du Temps, par les mêmes zônes d'ombre et de lumière.

Ceux qui viendront après nous verront, tant qu'il restera encore des Poètes et des Artistes, les écoles succéder aux écoles. Quelles qu'elles soient, nous pouvons déjà penser que ceux de chez nous, modérés par instinct, répugneront toujours aux tendances « excessivistes » pour parler certain jargon : Car on ne naît pas impunément Angevin ; et il n'est pas indifférent que nos Poètes et nos Artistes aient ouvert pour la première fois les yeux à la lumière du jour au milieu de ces vergers et de ces castels où s'évoque à tout instant le souvenir des temps auxquels le bon Roi René, Poète, Peintre, et Musicien, entre Antoine de la Salle et Pierre de Beauveau, tenait ses Cours d'Amour, et correspondait avec le doux Charles d'Orléans ; et il leur restera toujours quelque empreinte, d'avoir rêvé leurs premiers rêves en ce berceau de la Renaissance qu'est notre Vallée de Loire, où se révèlèrent à eux-mêmes Baïf et Du Bellay, et dont le décor, harmonieusement ordonné dans le cadre de ses collines, s'architecture en noble et sereine beauté comme un sonnet de la Pléiade...

Marc LECLERC,

Novembre 1921.



APPENDICE

Avertissement des Editeurs

En composant ces essais d'Anthologie des POÈTES ANGEVINS D'AUJOURD'HUI, *l'Auteur ne s'y est pas compris.*

« *C'est, nous dit-il, pour plusieurs raisons : la première, de civilité puérile et honnête, qu'il est incongru et malséant de parler de soi-même (que de gens incivils à notre époque !) — La seconde, de tradition : toutes les anthologies récentes l'ignorent résolument, aussi bien celle des* « Poètes Catholiques », *parue après le succès de la* PASSION DE N.F. LE POILU, *que celle des* « Poètes de la Guerre » *ou celle des* « Poètes Français » *tout court ; c'est donc que n'étant estampillé valablement « Poète » par aucune Société « professionnelle » qualifiée, aucun groupement, aucune chapelle, il n'a nul droit à prétendre aux pompes anthumes des honneurs anthologiques* »

Les Editeurs ne se sont pas rendus à ces bonnes raisons qui n'en sont pas ; et ils se basent sur ce précédent que, si l'Auteur de la Passion, *des* Rimiaux, *et de tant de pièces et justement connues et populaires bien au delà de l'Anjou, semble méconnu de nos officiels dispensateurs de notoriété, il figure en revanche dans des anthologies étrangères, et que tel de ses poèmes eut jusque dans le Nouveau Monde un succès assez rare pour qu'il en soit parlé.*

On peut dire aussi à la décharge des anthologistes susdits que, le Polybiblion *ayant publié en Octobre 1917 la* nécrologie *de Marc Leclerc, ils avaient tout droit de le croire suffisamment mort, et de tenir pour négligeable le fait qu'il eût, depuis cette date, publié trois recueils de vers en librairie, sans compter deux éditions illustrées de la* Passion *chez deux éditeurs différents.*

*Nous empruntons la plupart des détails qui suivent à l'article de M. Jean Lorédan, paru le 8 juillet 1919 dans l'*Avenir d'Arras :

Marc LECLERC

Marc Leclerc, Saumurois d'origine, est né le 1er octobre 1874 à Provins, où son Père tenait garnison — il est d'une famille toute militaire : son Grand-Père, Augustin-Marc Leclerc, Volontaire des Armées de la

République, Officier de la Garde de Murat, Chevalier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre des Deux-Siciles, mis en demi solde sous la Restauration, fut maire de Braye-sous-Faye, dans l'ancien Saumurois, de 1830 à 1845, et la population y éleva un monument à sa mémoire ; son Père, le Colonel Leclerc, fut un brillant cavalier de la Garde Impériale, et finit ses jours à Saumur, au milieu de ses compatriotes et de ses compagnons d'armes ; son Grand-Père maternel, le Capitaine de Frégate Chasseloup de Châtillon, vécut lui aussi de longues années à Saumur, où il mourut dans un âge avancé, entouré d'un unanime respect.

Marc Leclerc songea tout d'abord à suivre la tradition familiale et entra au Prytanée militaire ; mais une insurmontable aversion pour les chiffres l'éloigna de Saint-Cyr, avant même d'avoir tenté l'examen. Après deux années de Droit à la Faculté d'Angers, il vint à Paris, où l'appelaient ses goûts artistiques. Elève du Maître Eugène Grasset à l'Ecole Normale d'Enseignement du Dessin, il s'adonna spécialement à l'Art Décoratif moderne, et sa participation à plusieurs expositions à Paris ou à l'Etranger le fit souvent récompenser. De ce passé il a gardé cette heureuse habitude d'orner lui-même ses livres de compositions originales, d'un remarquable sens typographique, et d'y affirmer ainsi son perpétuel souci d'art.

Mais l'Homme de Lettres sommeillait en lui, réveillé parfois pour d'humoristiques fantaisies en vers aujourd'hui perdues. En 1904, Louis Vétault le convia à collaborer à l'*Angevin de Paris*, qui se fondait ; depuis, et jusqu'à la Guerre qui en interrompit la publication, il en fut le Secrétaire de Rédaction, et, après la mort de Vétault, le collaborateur le plus intime et le plus dévoué d'Henry Coutant.

Marc Leclerc a publié, tant dans l'*Angevin de Paris* que dans nombre d'autres Revues ou Journaux, la valeur de plusieurs volumes de chroniques, contes, poèmes, critiques d'art ou de littérature, études historiques ou géographiques, etc. Citons parmi ces publications : L'*Echo de Paris*, Le *Temps*, Le *Petit Parisien*, Le *Figaro*, L'*Action Régionaliste*, Les *Heures Littéraires*, Le *Courrier Français*, La *Bonne Chanson*, Le *Mois Littéraire*, Les *Lectures pour Tous*, La *Revue Française*, Les *Lettres*, *Nos Chansons Françaises*, L'*Auvergne Républicaine*, etc. Il fut Rédacteur en Chef de la *Phono-Cinéma-Revue* et de *L'Avenir d'Arras* ; il a collaboré aussi à la plupart des Journaux ou Revues d'Anjou, et, pendant la

Guerre, à plusieurs journaux du Front, où ses poèmes plein de saveur et de vérité étaient particulièrement goûtés.

En 1908, il fit jouer et publia, en collaboration avec Georges G. Toudouze, une Pièce d'Ombres, *Les Laboureurs de la Mer*, dont il avait lui-même peint les décors et les personnages.

En 1913, parurent ces *Rimiaux d'Anjou* qui tout de suite le classèrent parmi les meilleurs Poètes du Terroir ; le meilleur éloge qu'on puisse faire de cette œuvre, louée par tant de critiques, c'est qu'avec la faveur des Lettrés et des Artistes, elle connaît la vraie popularité près des masses, car elle est pleine de la poésie de cette âme paysanne qui a su rester originale parmi tant de banalité.

Mobilisé dès le premier jour, Marc Leclerc fit comme il convenait son devoir de soldat, — il est revenu Capitaine, décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre. Au printemps de 1916, sortant de l'enfer de Verdun, il écrivit cette *Passion de Notre Frère le Poilu* qui, comme nos trois couleurs, fit le tour du monde, et montra à l'Univers la grandeur simple et l'héroïsme du Soldat Français. Cette « Geste du Poilu », dont le Président Roosevelt, ce grand Ami de la France, faisait son livre de chevet, et que son fils, l'héroïque Quentin Roosevelt, tombé à l'honneur sur notre front, traduisit pour ses hommes, obtenait en décembre 1916 le *Prix Jean Revel*, attribué par la Société des Gens de Lettres au *meilleur ouvrage régionaliste*. Les critiques les plus divers, Français et étrangers, s'accordèrent à louer cette œuvre puissante et vraie.

En 1917, parurent en une plaquette, sous le titre de *Souvenirs de Tranchées d'un Poilu*, différents poèmes composés pour la plupart en première ligne et publiés dans les Journaux du Front.

Dans ce recueil, comme dans celui qui suivit, en 1920, en *Lâchant l'Barda, Marc Leclerc « s'est affirmé, déclare Jean des Vignes Rouges,* l'*Auteur de* « *Bourru* », *comme un des meilleurs poètes de la Guerre* ».

Son œuvre de guerre trouve place dans cette anthologie parce que, tout en évoquant les péripéties de la tourmente, elle n'a pas cessé d'être régionaliste. Ses trois dernières plaquettes, qu'il vient de réunir en un seul recueil, sous le titre : *Avec nos frères les Poilus*, sont écrits dans ce même *parler* pittoresque et savoureux qui fait le charme des *Rimiaux*.

Les quelques fragments qui suivent donneront éloquemment au lecteur

les raisons qui nous ont déterminés à faire figurer auprès de nos Poètes Angevins l'Auteur même de cette anthologie.

Nous n'avons pas choisi, tant à cause de leur importance que de leur notoriété, des pièces comme *Les Coeffes s'en vont*, populaire en Anjou, ou la *Passion*, qui est universelle, et fut reproduite partout. Ce fragment de la célèbre *Vieille Ormoère* représentera ici le Marc Leclerc des *Rimiaux*... Il représentera aussi un tableau d'une profonde vérité et d'un charme prenant :

Eun' ormoére, eun' grande ormoére
en poérier piqué aux vars,
qu'est si vieill' qu'a n'en est noére
et qu'a s' tint un p'tit d' travars.
A n'est pas d' ces pûs jolies ;
dessur, n'y a ren d'esculté ;
a n'a deux grand' fich' polies
au long des port', sur l' coûté ;
c'est p't êt' ses entrées d' sarrures
qu'a n'a vantié d' pûs curieux,
pa's' qu'a n'ont queuqu' mirolures...
encôr, c'est pas ben précieux ;
meime a n'est pûs guér' solide :
J' l'ons calée, pour êtr' pûs sûr ;
par en d'ssur, j'y ons mis des brides
pour la maint'nî cont' el' mur.

Et pourtant, c'te vieille ormoére,
pour moé, c'est coum' ein trésor ;
jamais vous n' vouderiez m' croére :
j' la prise autant qu' son poéds d'or...
Si vous saviez, quant ej' l'ouvre,
tout c' que j'y trouve d' souv'nî !
A tout instant j'en découvre :
C'est coum' si j' voyais rev'nî,
en l'carré noér ed ses portes,

tous mes parents décédés...
c'est des Môrts, et pis des Môrtes,
qui sont là, à me r'garder...
Et moè, j'en ai point d' méfiance ;
î m' sembl' que j' cause avec eux ;
j' leû dis quant' j'ai d' la souffrance,
et ça m' rend pûs courageux...

. . . .

C'est là, en c'te place, à drète,
qu' mon pére a terjous caché,
en d'ssour d'eun' pile d' sarviettes,
l'argent, au r'tour du marché ;
ces draps-là, c'est ma grand-mére
qui les a filés, en l' temps ;
c'était ben la boun' manière
ceuss' d'aujourd'hui n' dur'nt point tant !

Sûs c'te planch' qu'a un peu d' pente
ma pauv' mér' serrait son fait',
et j' respire encôr la sente
des lavand' qu'a n'y mettait :
Voilà côr ses coéff' brodées,
son d'vantiau d' soée, son mouchoér,
sa bell' point' tout' mirodée,
et l' grand capot en drap noér
qu'a portit quand a fut veuve ;
v'là la taill', garnie de v'loux
et la jupe, encôr tout' neuve,
qu'ont fait aut'foés tant d' jaloux
quand, sur l' placît' ed' l'église
où l' Curé v'nait d' nous bénî,
j' somm' sortis, avec ma Lise...
I m' sembl' que j' nous voès rev'nî,

elle avec sa coéff' tont' bianche
piquée d'eun' fieur d'oranger,
moé, dans ma bious' des dimanches,
vers nout' petit bordager...
Ça n'fut point eun' ben rich' noce ;
j'en avions guére l'moyen :
la dépense en fut point grosse.....
j'avions chaqu'ein guére d' bien,
mais ça n'empêch' que, tout d' meime,
on s' plaisait ben tous les deux :
C'est eun' richess', quand on s'aime,
et, d' fait, je fûm' ben heureux !

Et pis v'là, en c'te p'tit' boéte,
queuqu's souv'nî's d' mon pouver gâs :
la cocard' qu'î s'était faite
quand i dut partî soldat ;
son liv' de prix à l'école ;
son brassard ed communion...
J'crés l' voér encôre, l' pauv' drôle,
qu'était alors si mignon !

. . . .

Is sont là, les vieux, les vieilles,
la maman et le p'tit gâs,
qui vienn' me dire à l'oreille
chaqu'ein leû p'tit mot, tout bas...
Et c'est ainsi que, l' Dimanche,
j' sés, quoéqu' seul, ben visité :
enter queuqu' méchants bouts de planche
je r'trouv' toute eun' société ;
et j'rest' jusqu'à la nuit noére
d'vant les deux battants ouvarts
d'mon ormoér', d'ma vieille ormoére
en poérier, piquée aux vars ! !

Dans « *Quant' sonn'ront les Cloches* », ce passage de la *Boue*, dont Laurent Tailhade écrivait : « La Terre qui se venge du meurtre dont elle est ensanglantée, inspire au poète né dans « la douceur angevine » des accents dignes de Lucrèce. La Muse rustique lutte ici de grandeur et de magnificence avec la divine Erato ».

La boue qui gliss', la boue qui roule,
la boue qui grimp', la boue qui croule,
qui tomb' d'en haut, qui r'mont' d'en bas ;
la boue à pleins bôrds, où qu'on entre
jusqu'aux g'noux, souvent jusqu'au ventre ;
y a meim' des foés qu'a n'vous lâch' pas,
qu'a prend les jamb' coum' des entraves,
et qu'î faut, de meim' qu'eun' bett'rave,
s'fair' « dépiquer » par les copains !
A vous aggrippe, a vous accroche :
on en a jusque dans ses poches...
on en mang' jusque sûs son pain !

La boue ventous', la boue vampire,
qui vous engoul', qui vous aspire...

I sembl', des foés, quand a vous prend,
qu'ça s'rait eun' bête, et qu'a comprend,
et qu'a veut, après vous r'vanchée,
venger la Terr' qu'a trop souffert,
la Terr', la pauv' terr' des tranchées,
blessée d'partout, qu'est là couchée
les trip' à l'air et l'ventre ouvert,
tout écorchée, tout amochée,
terjous bêchée, terjous piochée,
tout' massacrée par les Poilus,
tout' lacérée par les obus
qui vers'nt des poésons dans ses plaies,
ses plaies mal fermées par des claies...

Ya des jours, en r'gardant les trous
de c'te pauv' Terr' tout' torturée,
que j'pense à la Terr' de cheuz nous
qu'est si gentîment labourée,
qu'est entret'nue avec tant d'soins ;
la Terr' tranquill', la Terre heureuse,
qu'est douc', qu'est boun', qu'est généreuse
pour chacun, suivant son besoin ;
la Terr' qui n'a point subi l'Boche ;
où, qu'sûs la paix des villag' blancs,
les vieux clouchers, terjous tremblants,
se renvoéy'nt des appels de cloches...

Et, pour terminer sur une note inattendue, et qui nous fait voir notre « Barde angevin » sous un jour nouveau, cette pièce liminaire d'un recueil qui paraîtra prochainement, sous le titre de l'*Offrande à Cyrnos*. On verra que même en célébrant la Corse, Marc Leclerc sait ne pas oublier l'Anjou :

L'OFFRANDE A CYRNOS

Je viens à toi, Cyrnos, avec la maigre offrande
de quelque vers, présent indigne, à ta beauté...
Je n'ai pas d'autres fleurs, à tresser en guirlande :
Ne les méprise pas, Divine Kallistê !

J'ai voulu te louer, ô Belle entre les belles,
sans penser que mon chant, modeste et sans échos,
puisse rien ajouter à ta gloire immortelle ;
accepte ma prière et mon humble ex-voto !

Tu peux t'enorgueillir de plus riches hommages,
car les Princes de l'Art et les Penseurs royaux
ont ciselé dans l'or, pour orner ton image,
des couronnes sans prix et d'immortels joyaux...

et pourtant ma ferveur à la leur est égale,
mon pauvre souvenir offert d'un même cœur...

Hélas, obscur grillon parmi tant de cigales,
entendras-tu ma voix se mêler à leurs chœurs ?

J'ai pu sans trop faiblir, sur un pipeau rustique,
célébrer mon Anjou, son doux ciel tempéré
son franc rire gaulois près du rêve celtique,
ses paysans subtils, narquois et pondérés...

Pour dire ta splendeur, un rythme plus sonore
devait accompagner un verbe plus vibrant...
mais près de ta couleur mon vers reste incolore,
et sur la lyre antique errent mes doigts tremblants...

Mon Pays calme unit dans la même harmonie
le sentiment profond et le rire léger ;
l'amour même, souvent, s'y teinte d'ironie...
Si j'ai raillé, Cyrnos, excuse l'étranger !

Si parfois une épine à mes fleurs est mêlée,
ne t'en offense pas, et ne voi que les fleurs ;
mais si quelque douleur sous un rire est voilée,
souris légèrement, et ne vois pas les pleurs...

Ne doute pas, surtout, de l'amour qui m'anime ;
si je fus indiscret, qu'il me soit pardonné :
Accueille, tel qu'il est, mon cadeau trop minime ;
prends le du même cœur que je te l'ai donné ;

car je suis de ceux-là qu'un peu de nostalgie
à ton enchantement garde toujours liés,
et qui, d'avoir vécu quelque temps de ta vie,
dans la suite des jours ne pourront t'oublier !

BIBLIOGRAPHIE. — La Bibliographie de Marc Leclerc est en tête de ce volume. Notons seulement ses Poèmes sur *Jeanne d'Arc*, paru dans la *Revue Française* du 31 juillet 1921 et sur l'*Artois*, paru en plaquette à Boulogne-sur-Mer en 1920.

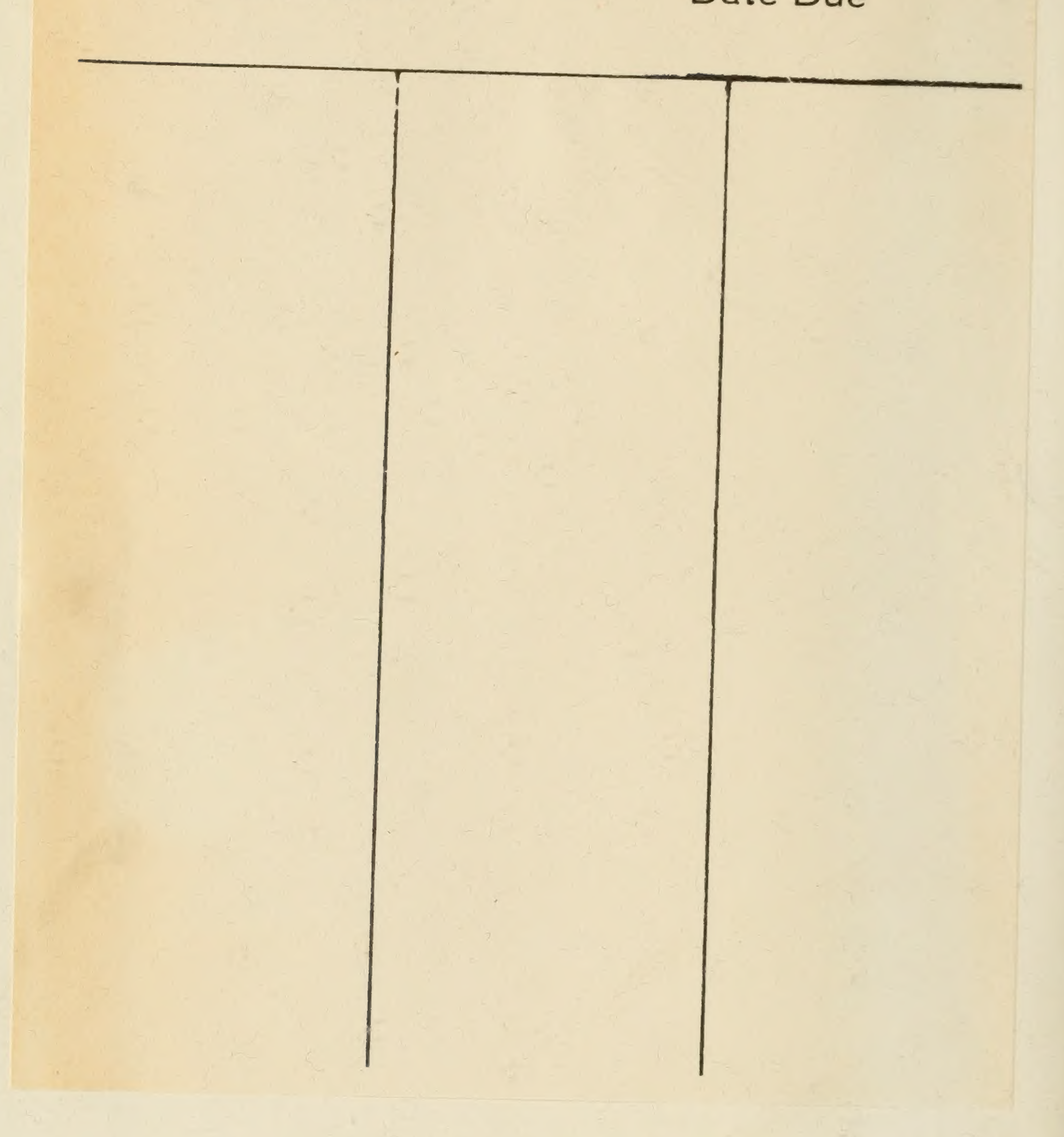
TABLE ALPHABÉTIQUE

des Auteurs Angevins cités

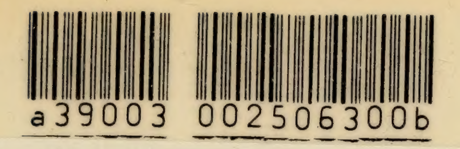
(Les noms en **caractères gras** sont ceux des Poètes à qui une notice spéciale est consacrée)

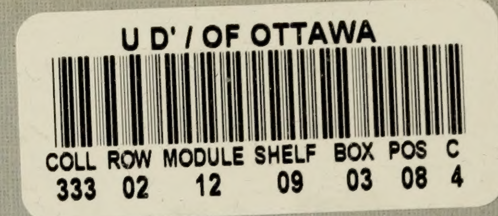


Achevé d'imprimer
le 30 Avril 1922
à Baugé en Anjou
par Marcel REMY



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 002506300b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 09 03 08 4